

Imitations de Pierre de Brach...

Brach, Pierre de (1547-1605). Auteur du texte. Imitations de Pierre de Brach.... 1584.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Y. 619 G.
+ A.

10

86-1

IMITATIONS

DE PIERRE DEBRACH

CONSEILLER DV ROY,
& Contrerolleur en sa Chancel-
lerie de Bourdeaus.

*A TRES-HAUTE ET VER-
tueuse Princesse, MARGVERITE DE
FRANCE, Royne de Navarre.*



A BOVRDEAVS,

Par S. Millanges, imprimeur ordinaire du Roy.

clo Io LXXXIIII.

CE QUI EST CONTENU
en ce liure.

AMFNT E fable bocagere, prise de l'Italien
de Torqua. Tasso.

OLFMPE Imitation de l'Arioste.

S. Millanges, Au Lecteur.

AMI Lecteur, desirant que Monsieur de-Brach
poursuiue & mette à fin vn haut & grand ou-
urage, en nous faisant veoir François la Gierusa-
lemé liberata, de Torqua. Tasso, comme j'en ay veu
quelque eschantillon de luy, j'ay prié ledict Sieur de
me bailler ces deux Imitations, m'assurant qu'estant
imprimées elles seroient bien receuës de tous ceux, qui
aiment la Poësie François, & que par ce moyen il ac-
croistra sa volonté de poursuiure & acheuer vn si
digne ouurage.



A LA ROINE

DE NAVARRE.



ADAME,

Il y a quelque temps que ie presentay à vostre ma-
gesté mon Olimpe, imitation de l'Arioste, vous
luy auez fait tant d'honneur la voiant de bon œil,
qu'elle prend par là aduantage, & veut estre veuë
de tous. C'est pourquoy ie la donne au jour, l'ac-
compagnant de l'AMINTE de Torqua. Tasso, que
j'ay aussi abillé à la Françoisé. Mais offrant & A-

Aminte & Olimpe à vostre magesté, ie ne luy donne rien du mien. Il faict bon faire des presans aux despans d'autruy. C'est toute-fois vne marque de bonne volõté, qui semble l'encherir sur ceux qui donnent de leur creu: car il est à presuppozer, que celuy qui donne jusques aus choses qui ne sont pas siennes, qu'il donneroit plus volontiers s'il auoit de quoy, sans emprunter ses voisins. encores me fay ie fort, que vous, Madame, qui avec beaucoup d'autres langues, auez la langue Italiene familiere, trouuerez en ces deux piéces que j'y ay apporté quelque chose du mien. En l'Olimpe ie me suis iardiné avec plus de liberté, jusques à donner en quelques descriptiõs, cinquante & soixãte vers de sur-croist. En l'Aminte ie me suis restraint avec plus de seuerité, & tout autant que la conformité de la phraze Françoisë à l'Italiene le m'a permis. & ie ne pēce auoir guieres riē laissé esgarer sous ma plume, de ce que j'ay voulu qu'elle ait reserué: car j'ay trouué son autheur inuentif si plein & si ferré, que ie n'eusse sceu perdre vn mot, que ie n'eusse perdu ou peruerty son sens, si bien tissue est sa liaison. Je l'eusse peu nommer traductiõ, sans pençer auoir guiere violé la loy, n'eust esté que ie hay le nom esclauë de traducteur: i'aime mieux auoir tra

duict sans m'y vouloir contraindre, que ne l'auoir point fait en m'y voulant forcer. Mais soit que ces deux pieces soient ou traductions, ou imitations, elles sont à vous Madame, & l'une est vostre pour l'amour de l'autre : l'Olimpe à attiré l'Aminte en l'assurant d'un fauorable accueil de vostre magesté & ie lesay assurées par le vostre d'un fauorable accueil de tous. Ce qui m'a confirmé en cette assurance pour la leur donner, c'est que j'ay sceu, Madame, qu'en vous ressouenant de moy, j'ay eu cet honneur d'estre ramenteu de vostre magesté avec aduantage. Je n'auoy jamais pencé que chose qui partist de moy, peut contanter l'esprit si grand d'une si grande princesse: j'ay esté heureusement trompé pour auoir eu cet heur sans me le promettre, qui estoit le plus grand que ie pouuois attendre, & qui m'a porté au delà de tout ce que ie pouuois esperer. Ce me fera comme vn chatouillemant de gloire pour me pousser plus haut, & me faire ozer quelque chose de plus grand, apres que j'auray faict voir quelques pieces que j'ay encores: lesquelles Madame, ie vouë à vostre magesté, comme ie luy desdie tout ce qui sera de mon esprit, ne pouuant choisir pour moy vne plus belle & plus digne table d'attente, pour y appandre les veux & tesmoi-

gnages de mon tres-humble & tres-affectionné
seruice:baissant avec toute humilité, tres-humble-
mant les mains de vostre magesté. priant Dieu,

MAdame, vous donner l'entier accomplisse-
mant de vos desirs, avec continuation & accrois-
sance d'heur & de santé, de Bourdeaus en mon
estude, ce 27. d'Aoust 1584.

VOSTRE plus que tres-
humble & obeissant seruiteur
D E - B R A C H.



AMINTE. FABLE

BOCAGERE PRISE

DE L'ITALIEN

de Torqua. Taffo.



ENTRÉ-PARLEURS.

AMOUR, en habit pastoral.

DAFNE.

SILVIE.

AMINTE.

TIRSE.

ELPIN.

SATIRE.

NERINE.

ERGASTE, ou messager.

CHOEUR des pasteurs.





PROLOGVE.

AMOUR, en habit Pastoral.



*VI pençeroit que sous la forme
humaine,
Sous ces habits entre-tissus de
laine,
Tels qu'un pasteur les à com-
munemant*

*Vn Dieu se fust caché si caudemant?
Non pas vn dieu des petits dieux sauvages,
Non pas vn dieu des chams & des bosquages,
Non pas vn dieu de la tourbe des dieux,
Mais bien vn Dieu le plus puissant des cieux:
Qui choir des mains faiët au Dieu de la guerre
Le fer meurtrier. & à l'esbranle-terre
Le vieux Neptune arrache le tridant,
Et à Iupin faiët choir le foudre ardent.*

*En ma façon, en ma forme incogneüe,
Venus ma mere aura tres-bonne veüe,
Si Moy son fis, qui soulois estre nu*

PROLOGVE.

Ainsi changé suis d'elle reconnu.

*D'elle forcé souuant ie me retire,
D'elle ie fuy, pource qu'elle desire
Que ie compose & manie à ses vœux
Moy, & mon arc, & ma fleche & mes feus:
Et comme femme, en qui toujours abonde
L'ambition, & le vant de ce monde,
Veut m'enuoier aux sceptres, & au Roys,
Et veut que la j'establissee mes loys:
Et seulemant elle donne licence
Aus Amoureux qui sont sous ma puissance,
D'aller aus chams par les bois habiter,
Voulant qu'eux seuls puissent aller planter
Leurs traictz, aus cueurs des plus basses personnes,
Fuiant les cours, les Roys, & les couronnes.*

*Moy qui ne suis enfant, bien qu'a me voir
Petit follet, ie semble encor' auoir
Tout enfantin le geste & le visage:
Ie ne veux point que ma mere m'engage
A son vouloir, en toute liberté
Je veux marcher avec ma volonté.
Car a moy fust par sort, & non à elle
Donné l'arc d'or, & la flamme eternelle
De mon brandon, pour brusler, pour blesser,
Voila pourquoy ie viens à la laisser*

PROLOGVE.

Asses souuant, & avecques la fuite,
En me cachant de ça delà, j'éuite
Non son empire, ou son commandement,
Comme sur moy n'en aiant nullement:
Ainçois ie fuy la douce flatterie
Qui peut beaucoup, d'une mere qui prie.
Emmy les chams dedans les bois caché
Avec maint coup mon arc est décoché,
Et me logeant dans les basses cassines
Des Pastoureaux, j'enflamme leurs poitrines.
Elle me suit, & promet de donner
A celuy la qui voudra m'enseigner,
Des dous baizers, ou bien chose plus chere,
Comme si poure à hausser son enchere,
Les beaux presans en main ie n'auoy pas
Des dous baizers, ou de plus dous apas,
Pour les donner, à celuy, qui fidelle
Sans me montrer me voudra cacher d'elle.
Ie suis au moins de ce point assuré,
Que mes baizers seront & plus a gré,
Et mieux reçeus des mignardes fillettes,
Si moy l'Amour entens en amourettes:
Voila pourquoy ma fuite poursuivant
En vain cherché ie suis le plus souuant,
Et bien qu'à tous despitte elle se fache,

PROLOGVE.

Nul me reuelle, ainçois chascun me cache.

Mais pour me rendre encores mieux caché,
Et que n'estant par enseignes cerché
Elle ne puisse auoir de moy nouvelles,
Iay laissé l'arc, & la trouße, & les esles.

Et toutesfois ie ne vien pas icy
Sans estre armé. Car voiez vous cecy
Qui dans ma main reßemble vne baguette,
C'est mon brandon d'ou ma flamme je jette.
Ainsi ie l'ay par ruz transformé,
Et à couuert dedans i'ay renfermé
Le feu d'amour, dont i'alume toute ame:
Il fume tout d'vne inuisible flame.

Et ce beau dard, dont ma main j'arme encor,
Bien qu'il ne semble auoir la pointe d'or,
Est toute fois d'vne trampe diuine:
Toujours l'amour il graue en la poictrine
Ou il faict coup. Et pour le montrer tel,
Ce iourd'huy mesme avec son bout mortel,
Ie veux plaier d'incurable blessure
Le sein plus dur de la Nymphé plus dure,
Qui de Diane ait onq suiuy le choeur:
Et moindre coup Siluie dans son cueur
Ne sentira (car la Nymphé cruelle
Porte ce nom & Siluie s'apelle)

PROLOGVE.

*Que reſentit de mon dard eſlancé
Le cueur d'Aminte, alors qu'il fut bleſſé,
Qui tint ſa plaie aſſez long tems ſecrette,
Quand luy jeunet, & elle encor jeunette,
Toujours de prez il tallonnoit ſes pas,
Soit à la chaſſe, ou es autres eſbas.*

*Et pour grauer ſa plaie plus profonde,
Guetter ie veux que dans ſon cœeur ſe fonde
Par la pitié, le gel dur, qu'a porté
Le rigoureux reſpect d'honeſteté,
Et le vain nom de vierge qu'elle porte,
Qu'encontre moy elle prend pour eſcorte:
Et quand ſon cueur plus mou ie cognoiſtray,
Plus aiſemant mon coup i'enfonçeray.*

*Mais pour pouuoir heureuſemant conduire
Cet œuure a fin, ſelon que ie deſire,
M'entre-meſler ie veus aus Paſtoureus,
Qui couronnez de fleurs, & de rameaus,
Tous enfeſtez, & ſautelants de joie,
Ia ſe ſuiuans du lieu prennent la voie
Ou par couſtume ils vont de tous coſtez
Pour s'eſiouir aus iours qui ſont feſtez.*

*A celle fin qu'vn chaſcun d'eux me penſe
Eſtre vn Paſteur, avec eux à la dance
Je me mettray, faiſant au meſme lieu*

PROLOGVE.

Non d'un Pasteur, ains le coup d'un grand Dieu:
Faire en la dance il faut ce coup de maistre,
Car œil mortel ne le pourra cognoistre.

A ce iour d'huy ces forets, & ces bois,
On entendra d'une nouvelle vois
Parler d'amour: Il n'est nul qui ne sente
Ma deité estre en ce lieu presante
Toute en soy-mesme, & non par le pouuoir
Que les Amours de moy peuuent auoir.

F'inspireray mainte belle harangue
Aus esprits lourds: & le son de leur langue
L'adouciray, dous-bruiant à l'entour:
Car ou ie soy, ie suis toujours Amour,
Non moins aus Roys, & grands Heros de guerre,
Qu'aus laboureurs qui vont bechant la terre,
Et l'inegal des sujets de mes loys,
Quand il me plaist i'egale à mesme pois.

C'est mon trophée, ou pend ma plus grand gloire,
Mon grand miracle, & ma grande victoire,
Que fredonnant en diuerse façon,
Faire du citre esgaler le dous son
Au flajollet & musette rustique:
Et si Venus ma mere, qui se pique
Et se desdaigne, à me trouuer par fois
Errer aus champs, errer emmy les bois,

PROLOGVE.

*Ne recognoist ma puissance estre telle,
Il faut, il faut, qu'au eugle lon l'apelle,
Et non à moy, qui au eugle estimé
Du peuple au eugle, au eugle suis nommé.*



ACTE PREMIER SCENE
PREMIERE.

DAFNE. SILVIE.

DAF.

D*Y moy Silvie, as tu donq entrepris,
Loin des presans de la belle Cypris
Passer les ans de ta ieunesse belle?
N'orras tu point vn enfant, quit'apelle*

*Mam-ma, mamour, qui touche ton teton,
Qui te baizant flatte ton sous-menton,
Pende à ton col, qui mignard, & folastre,
Tout en-joué, s'esbatte pour t'esbattre?
Ah sotinette, & peu caute, croy moy.*

Change d'aduis, & pence mieux à toy.

*SIL. Autre que moy, qui n'ay d'amour enuie,
En ses plaisirs laisse couler sa vie,
Si cet Amour que tu viens me chanter
Aucun plaisir aus siens peut apporter:
A moy, me plait ma vie encommençee,
Iay pour esbat, ma volonte pousee*

ACTE.

De voir mon arc bien roidemant luné,
Si des deux bouts il est bien encorné,
Si ses traits ont les pointes rebouchées,
Si l'on n'a point leurs pennes arrachées:
Puis d'eux armée, & par monts, & par vauz,
Je vay donnant la chasse aus animaux:
Aus plus legers, à courçe ie fay guerre,
Et les plus forts, en combattant, j'atterre:
Et ie n'ay peur (si dedans mon quarquois
Ne manquent traits, ou bestes dans les bois)
Que ie ne trouue au desir qui me porte
Des passetemps de differante sorte.
D A F. Que fades sont tous ces passetemps tiens,
Fade la vie en quoy tu t'entretiens:
Et si tu l'as agreable trouuée,
C'est pour n'auoir l'autre vie esprouuée.
Ainsi la gent qui uiuoit simple encor,
Aus premiers iours du premier siecle d'or,
Pour vn dous viure, & pour vn dous breuage,
Prenoient l'eau pure avec le gland sauuage.
Mais aussi tost qu'on eust du grain le goust
Et du raisin, d'ou s'escoule le moust,
L'eau, & le gland, rustique nourriture,
Des animaux fut la seule pasture.
Si seulemant tu lâchois ton desir,

Pour

P R E M I E R.

Pour esprouer d'un amoureux plaisir
La moindre part de cent mille, que trouue
Celuy, qui aime, & aimé se retrouue,
Toy-mesme aiant vn repentir amer,
Dirois ces mots, pour ta faute blasmer:

Las! que bien sont les années perdues,
Qui ne sont point en aymant despendues!
O de mon tems le trop volage cours!
Combien, hélas! de solitaires jours,
De vesues nuits ay je trop indiscrette
Laisé passer en vain toute seulete,
Qui se pouuoient employer douçement
A careßer quelque nouuel amant,
Et au mestier, qui sous vne amour forte
Plus exercé, plus de plaisir aporte?
Ah! sottinette, & peu caute croy moy,
Change d'aduis, & pençe mieux a toy:
Car dedans nous le repentir n'ameine,
Lors qu'il vient tard, que regret, & que peine.
S I L. Quand ie diray ces mots en souspirant,
Mots, que tu vas ornant & figurant,
Comme il te plait, lors des fleuves la courçe
En-contre-mont tournera vers sa source,
Lors des aigneaux, dedans les chams errans,
Fuiront les loups, & les leuriers courans

A C T E

Du peureux lieure,és sallées campagnes
Paistront les Ours,les Dauphins es montagnes.

D A F. A, ie coignoy cette retuueté

Qui tient d'enfance: & telle j'ay esté

Qu'ores tu es, & j'alloy tout de mesme

Passant mon tems, contente de moy-mesme,

Es beaux desirs que retenir tu veux:

Comme les tiens,blonds estoient mes cheueux:

Ainsin auoit ma jouë potelée

A sa blancheur la roze entre-meslée:

Ma double leure auoit son bord esgal,

Et tout semblable aus tiennes de corail:

Tout mon desir, & plus belle entreprise,

(Desir de sotte, & or je m'en aduise)

C'estoit chasser les bestes par les bois,

A cry, à cor, les poursuiure aus abois:

Bien épier leurs gites, leurs brizées,

Bien appointer mes fleches émoussées,

Au ret saillant enretter lesoiseaus:

Tendre mes pans, bien poser mes gluans:

Et si par fois je voiois estre veuë

De quelque amant, ie jettoy bas la veuë,

N'ozant leuer mon œil de honte plein,

Estant trop fiere, & pleine de desdein:

Mon gay maintien m'estoit desagreable,

PREMIER.

Pour le cognoistre estre trop agreable:
Et contre moy desplaisante j'estoy,
Pour voir autruy se plaire trop de moy:
Comme si j'eusse encouru fort grand blasme,
Que c'eust esté ma honte & mon diffame,
De voir de moy maint pasteur amoureux,
De mon amour, & de moy desireux.

Mais que ne peut le tems, sans l'esperance,
Et que ne peut par la perseuerance,
En meritant, en priant, en aimant,
Faire vn constant & inportun amant.

Ie fu vaincue, & du vainqueur les armes,
Ie le confesse, hélas! ce furent larmes,
Sanglots, souspirs, humilité, soucy,
Souuant se plaindre, & demander mercy:
Vne ombre alors d'une nuit tost passée
Fist voir à clair aux yeux de ma pençée,
Ce que n'auoit auecques vn long cours
Montré le jour de mille & mille jours:
Et reprenant mon aueugle simplesse,
Ie dis ainsi, or à Dieu, chassereße,
Diane à Dieu, ie renonce à tes loys,
Voila tes traits, ta trompe, & ton quarquois.

I'espere ainsi, qu'avec longue pratique,
Aminte vn jour rendra plus domestique

A C T E.

Ton œil sauvage, en bréchant roidemant
A traits d'amour ton cueur de diamant.

Il n'est pas beau, ou peut estre la flame
De ton amour ne luy brusle son ame,
Ou bien gentil il n'est pas estimé,
Ou il n'est point d'une autre Nymphé aimé,
Ou bien peut estre il a suiuy le change
Pour l'amour d'autre, ou pour ta haine estrange,
Ou bien cede il aus parants, d'ou tu viens,
Si de Cydippe origine tu tiens,
Qui du grand Dieu de ce fleuve eut naissance.
Siluan son pere a tiré son essence
Du grand Dieu Pan, dont les bergers mortels,
Comme à leur Dieu, font fumer les Autels.

Soit en beauté, soit en façon gentile,
Moindre que toy n'est la blanche Amarile:
Tu le diras, si ton visage beau
Tu vis iamaïs au mirouër de quelque eau:
Et toutefois il refuse & mesprise
Ses dous attrait, sa douce mignardise,
Et va suiuant, de trop d'Amour espris,
Tes sots desdains & ton fâcheux mespris.

Or feins en toy (mais Dieu ne le permette)
Que ton amour son amour plus n'arreste,
Qu'il te quitaist fâché de ta rigueur:

PREMIER.

*Et que del'autre, à qui brusle le cueur
D'un feu secret, il desirast la grace,
Qu'il te chassast, qu'il luy donnast ta place:
Avec quel œil pourrois tu regarder
Ce qui fut tien, vne autre mignarder
Entre ses bras, duquel lors mesprisée
Tu te verrois avec mainte rixée?*

*SIL. Aminte face ainsi qu'il luy plaira
De son Amour, change quand il voudra,
Pourueu que mien il ne se puisse dire,
Il ne m'en chaut, soit de qui le desire:
Mais il ne peut estre mien malgré moy,
Et mien encor, sienne ie ne seroy:*

D A F. D'ou naist en toy cette haine cruelle?

SIL. De son amour, qu'il chante si fidelle.

*D A F. O cruel fis, plein d'absinte, & de fiel,
D'un pere dous, plein de sucre & de miel:*

*Qui vit iamais vn tigre d'Hircanie,
Qui se nourrit avec la felonnie
Par les dezers, naistre d'un dous aigneau,
Ou bien vn cigne estre esclos d'un corbeau?*

*SIL. De son amour ie hay la sale enuie,
Qui haissant va l'honneur de ma vie:
Aimé ie l'ay, tant qu'il a limité
Son vouloir chaste avec ma volonté.*

ACTE

D A F. Pour le meilleur, tu choisissois le pire,
Ce que pour toy, pour soy-mesme il desire.

S I L. Dafné, tay toy, pren quelque autre discours,
C'est trop parlé de ces folles amours.

D A F. Voiez vn peu sa façon indiscrette,
Et quel desdain d'une jeune fillette:
Mais respons moy, si quelque autre en son cueur
Sentoit le trait de ton bel œil vainqueur,
Bruflant pour toy d'une flamme nouvelle,
En son amour te montrerois tu telle?

S I L. Telle à chascun, qui auroit volonté
D'estre guetteur de ma virginité,
x Et que voleur, pipeur, & meschant homme,
Tu dis amy, & qu'ennemy ie nomme.

D A F. Ennemy donq le belier on dira
De la brebis, ennemy donq sera
x Le vite cerf à la corne ramée,
x Alors qu'en rut il suit la biche aimée:
De la genisse ennemy le taureau:
Et la saison de ce printems nouveau,
Qui douce, & gaie, en amour tout conuie,
Tu la tiendras pour saison ennemie,
Ne t'aduisant qu'en l'air tous les oiseaus,
Que les poissons, sous le cristal des eaus,
Que l'homme, & femme, & la beste, sur terre

PREMIER.

Cerche la paix d'une amoureuse guerre.

*Auise vn peu ce pigeon tout mignard,
Comme de l'esle, & du bec fretillard,
A bec ouuert il baise sa compagne,
Qui bat de l'esle, & point ne le desdaigne.*

*Amour en tout, se sent de toutes pars:
Mais les lyons, & les fiers leopars,
L'ours, le ser pant, & le tigre sauuage,
L'oiseau qui vole, & le poisson qui nage,
Qui sont touchéz de quelque sentiment:
Le feu d'amour ne sentent seulement,
Mais bien encor, de sous la dure escorce
Des arbres durs, le feu d'amour prend force.
Ce chesne là, que tu vois grand & beau,
Bien que ridée il montre auoir la peau,
Des son sommet iusques à sa racine,
Resent d'amour la puissance diuine:
Et si l'amour eust en toy tant soit peu,
Mis son esprit, en y soufflant son feu,
Tu entendrois des arbres, & des plantes,
En leur amour, les querelles dolentes,
Leurs cris secrets, & leurs muets soupirs,
S'entre-battans au souffler des Zephirs:
Mais moindre qu'eux de sentiment, & d'ame,
Tu ne veux point d'amour sentir la flame.*

A C T E

*Ah! sottinette & peu caute croy moy,
Change d'aduis, & pençe mieux à toy.
S I L. Bien, ie le veux, ie promets d'estre amante,
Lors que j'orray les souſpirs d'une plante:
D A F. Quoy? tu mets donc mon conseil à meſpris,
Tu prens à jeu le discours que j'ay pris?
O en amour aueugle autant que sourde,
Tu montres bien ta jeunesse trop lourde.
Mais va, bien toſt vn regret tu auras,
Pour n'auoir creu, tu t'en repentiras,
Ie dy bien toſt, car bien toſt l'age paſſe,
Qui ja de pres ta jeunesse menaſſe.
Ce ſera lors que tu fuiras le bord
Des clers ruiſſeaux, qui te plaiſent ſi fort,
Pour y mirer quelque beauté preſante.
Tu les fuiras pour la voir lors abſante,
Et pour ne voir dans l'eau repreſanté,
Qu'un trait ridé, qui marquoit ta beauté.
Mais ſeulement cela ie ne t'augure,
Car bien que c'eſt vne peine tresdure,
Chacun de nous ſa part y veut auoir:
Mais je te veux ores ramante voir,
Ce que diſoit l'autre hier Herpin le ſage
A Lycoris, qui le tient en ſeruage.
Il luy contoit, que parmy les dezers*

Plus

PREMIER.

Plus escartez des tenebreux enfers,
Pres d'où se voit l'irrepassable auerne,
Est vne obscure, & profonde cauerne,
Par où s'exhale en cent mille tuieaus
Le feu, qu'esprand Vulcan en ses fourneaus,
Qui put de souffre, & porte à sa venue
L'ombreuse nuit d'une fumeuse nue.
Qu'en cet endroit sont punis les esprits,
Dans les torments de feus, d'horreurs, de cris,
De celles la, qui par trop desdaigneuses
Ont mesprisé les ardeurs amoureuses.

Là ie t'attan, esperant de sçauoir
Que tu seras en l'endroit le plus noir,
Pour le paymant de ta fiere rudeſſe:
Et c'est raison qu'une fumée épesse
Viene à tes yeux les larmes desboucher,
Que la pitié ne peut onq arracher.

SIL. C'est bien conté, cela ne m'espouuante,
De cette peur assez longue est l'attente:
Mais ie pourroy par trop m'entretenir
Auecques toy, sans me ressouuenir,
Pleine d'oubly, que c'est cy la journée,
Qu'on doit aller à la chasse ordonnée:
Mais m'en aller ie veux auparauant
A la fontaine, où ie vay si souuant:

A C T E.

*F'y veux baigner ma peau toute souillée
De salle poudre à ma sueur meslée,
Que ie prins hier, chassant un vite dain
Que j'attaignis, & tuay de ma main.
Attans moy donq, Dafné, si bon te semble.
D A F. Je le veux bien, & puis allants ensemble
Nous nous pourrons baigner ensemblemant:
Mais il n'est tard, ie veux premieremant
Voir ma maison, & toy dedans la tienne,
Tu m'attendras jusqu'à ce que ie vienne:
Et cependant, songe bien, pense bien
A ce qui peut te porter plus de bien,
Que ny la chasse, où tu prens tant de peine,
Ny te plonger dans l'eau d'une fontaine,
Et si encor ce bien tu ne cognoy,
Accorde au moins cette faueur pour toy
De croire encor n'en auoir cognoissance:
Et croy le sage en son experiance.*

10

SCENE SECONDE.
AMINTE. TIRSE.

AMINTE.



*V triste accant de ma dolente
voix*

*I'ay de pitié veu souſpirer les bois,
I'ay veu reſpondre à mon cry la-
mentable*

Le dur rocher, & l'onde impitoyable:

Mais malheureux, ie n'ay jamais peu voir,

Ny voir encor ie n'ay jamais eſpoir,

Que la pitié touche cette rebelle:

Que ie ne ſçay, ou ſi fere cruelle,

Ou bien ſi fame on la doiçt batizer,

Mais quoy! pouuant la pitié refuzer,

A qui la beſte ou la choſe ſans ame

Ne la niroient, elle nie eſtre fame.

TIR. D'herbes l'aigneau, & l'abeille de fleurs,

Mais l'Amour fier ne ſe paiſt que de pleurs,

Ne ſe montrant ſon auide nature

Soule jamais de ſi triſte paſture.

AM. Amour meſhuy des pleurs que i'ay tiré

N'eſt que trop ſou, il n'eſt plus alteré,

Que de mon ſang. que donques ie luy verſe

ACTE

Bien tost mon sang, & que cette peruerse,
Et cet Amour, duquel ie sens les traits,
Boiuent mon sang de leurs yeux, à longs traits.

T I R. Helas! Aminte, helas! quelle parolle,
Songes tu point? as tu l'ame si molle
De te laisser au desespoir saisir?
Si celle la d'un contraire desir

A ton amour, par mespris te repousse,
Tu trouueras quelque Nymphes plus douce.

A M. Quoy? de trouuer autruy doiy ie esprouuer,
Ne me pouuant moy-mesme me trouuer?

Et si perdu ie me suis sans reserue,
Quel autre acquest feray-ie qui me serue?

T I R. Sans desespoir quand l'heure tu prendras,
Celle la mesme acquerir tu pourras:
„Avec le tems, la raison, & l'usage
„On adouçit la beste plus sauuage.

A M. Mais à la mort d'un homme infortuné
Fort long delay ne peut estre donné.

T I R. Bien tost à l'heur le malheur fera place,
Tout en vn coup avec le moindre espace,
Ores se montre enflammé de courroux,
Ores se montre amiable, & plus dous
Le cueur de femme, à qui dans le courage
Nature a mis un naturel volage,

PREMIER.

Plus qu'au festu dont se jouë le vant,
Qu'au jong dans l'eau qui le flot va suivant.
He, ie te prie, Aminte, que ie sache
Le plus secret de ce que ton cueur cache,
Et de l'amour, qui te tient en laisé:
Car encor bien que tu m'as confessé
D'estre amoureux, & qu'une Nymphé belle
Te retenoit aux neuds de sa cordelle,
De descouvir son nom tu m'as nié,
Autant de fois que ie t'en ay prié.
Nostre amitié, que point tu ne refuses,
L'amour commun, que nous portons aus Musés,
Merite bien qu'a moy soit descouvert
Ce que tu veux estre aus autres couuert.
AM. Je suis contant, ô Tirse, de te dire
Ce que sçait l'air, ce que le vant Zephire,
Ce que les monts, les fleuves, & les bois,
Et qui n'est sçeu des hommes toute fois:
Car ja si proche est la fin de ma vie,
Qu'il faut trouuer vn amy, qui redie,
Aiant d'un coup veu le dernier effort,
D'ou j'auray pris la cause de ma mort,
Et que sa main, dessus la dure escorçe
D'un Hestre ombreux, l'enraue à viue force
Auprez du lieu, ou sans ame ce cors

A C T E

Reposera du long somme des morts:
A celle fin, que si cette tigresse,
En ce lieu là prend quelquefois adresse,
Elle ait plaisir de ses piez rigoureux
Fouler ma cendre, & mes os malheureux,
Qu'elle ait plaisir, d'auoir rendu notoire
De mon trepas la sanglante victoire:
Qu'elle le die aus pasteurs, & bergers,
Soit aus voisins, ou soit aus estrangers:
Et pourroit estre, (helas! trop haut j'espere)
Qu'elle apaisant vn iour cette colere,
D'une pitié par trop tard arriuant
Me plaindra mort, qu'elle tua viuant.
Escoute. T I R. sui, j'escoute ton histoire
A meilleur but que tu ne pourrois croire.
AM. I'estois enfant, & jeune, & tendrelet,
Qui de façon sentoies encor le lait,
Et si petit, que dressé sur mes plantes,
Je ne pouuoy de nos plus jeunes antes
Auec ma main cueillir les fruits nouueaus,
Pour si courbez que fussent les rameaus:
Lors que ie prins hantize par rencontre
D'une pucelle, en qui nature montre
Plus de beauté, qu'en autre qui encor
Ait desployez au vant des cheueux d'or.

*Tu cognois bien Siluie la gentille,
Qui de Montan, & de Cydippe est fille,
Montan, qui est des pasteurs la grandeur,
Elle des bois, & des ames l'ardeur:
Je parle, hélas! de cette Nymphé belle.*

*Vny ie fut tellement avec elle
Pendant le cours de quelque peu de tems,
Que mieux vnie on ne voit au printems
La tourterelle à sa compagne aimée,
Alors qu'elle est en amour enflammée,
De nos maisons les murs estoient conioincts,
Mais de plus prez nos deus cueurs estoient ioinctz,
Esgal estoit & conforme nostre age,
Mais plus conforme estoit nostre courage.*

*Auecques elle en diuerse façon,
Ore à la glu, ore au croche hameçon,
I'alloy souuant au bois, à la riuiere
Tendre les rets. Sous nos piez la poussiere
Voloit par fois, lors que d'un cours soubdain
Nous poursuiuions, où le cerf, où le dain,
Faisant la bonne, ou mauuaise fortune,
Et le plaisir & la proye commune.*

*Mais cependant que les poissons es eaux,
Et dedans l'air ie prenoy les oiseaux,
Ie me senty secrettement surprendre,*

ACTE

D'où, ny comment, raison ie n'en puis rendre:
Mais ie sçay bien qu'à cours lent, peu à peu
En moy naissoit vne chaleur de feu:
Et ie ne sçay deßus quelle racine
Maint chaud souspir naissoit de ma poiëtrine:
Et souspirant, sans sçauoir mes desirs,
Je ne sçauoy la cause des souspirs:
Bien ie sentoy vne incogneuë enuie
D'estre toujours auprez de ma Siluie,
En esprouuant aus traits de ses regards,
Qui s'eslançoient sur les miens comme dards,
L'emmelemant d'vne douceur estrange,
Qui sur la fin laissoit en contr' eschange
Dedans mon cueur ie ne sçay quoy d'amer.

Éstant donq mis en la voie d'aimer,
Amour me fit ployer sous sa puissance,
Avant qu'auoir de l'amour cognoissance:
Mais il ne fut en fin que trop cognu,
Enten, deßpuis quels moiens i' ay tenu.

T I R. De les sçauoir ie brusle tout d'enuie.

A M. Fillide, & moy, vn jour avec Siluie
En deuisant, estions assis tous trois
Prenant le frais deßous l'esle d'un bois,
Quand vne abeille aus esles diaprées,
Qui s'en alloit cueillant parmy les prés

PREMIER.

13

*Le miel des fleurs, en volant ça & la,
Dessus la jouë à Fillide vola:*

*Et cette jouë étant toute pareille
A la couleur d'une roze vermeille
Elle poignist, trompée en la couleur,
Presuposant sa jouë estre vne fleur.*

*Fillis alors pleine d'impatiance
De la douleur, à lamanter commence,
Tempeste, crie, & pressant de sa main
Le coup receu, maudit la beste en vain.*

*Soubdain Silvie à la pitié contrainte,
Luy dict, Fillis, tout beau, cesse ta plainte,
Car par des mots enchantez, tout à coup
Je leueray la douleur de ton coup:
Et ce secret, qui tient de la magie,
Me fut appris par la sage Aresie,
Mon cor d'ivoire elle en eust pour guerdon,
+ Enrichy d'or, & d'or un beau cordon.*

*Disant cela, sa bouchette vermeille
Elle aprocha sur le coup de l'abeille,
Baisa la jouë, & à mots marmotez
Redit dessus quelques vers enchantez:
Effect estrange, apres ce dous murmure,
Le mal cessa, où estoit la pointure,
Soit que ce fut le magique pouuoir*

D

ACTE

*Des mots redits, ou comme ie peu voir,
Et que ie croy, la vertu de la bouche,
Qui santé porte à tout ce qu'elle touche.*

*Moy qui n'auois encor desiré mieux,
Que la splendeur de ses rayonnants yeux,
Que seulemant sentir plein de merueille
Son dous parler frapper à mon oreille,
Qui plus dous est, que n'est d'un dous ruisseau
Dous le murmure, alors que de son eau
Prez de son bord la courçe serpentée
Est à bouillons de caillous arrestée:
Lors ie senty tout mon cueur s'embrazer
D'un chaud desir, que i'eu de la baizer,
Et tout à coup, ie ne scay par quel maistre,
Rendu plus caut que ie ne soulois estre
(Aduise un peu combien tost & comment
Amour aiguize en nous l'entendement)
Je m'aduisay avec un tour habile,
D'executer vne fraude gentile,
Qui me donnaſt avec quelque plaisir
Moien d'attaindre au but de mon desir,
Et en faignant sur ma bouche vne abeille
M'auoir mordu de morsure pareille,
Je commençay de crier hautement,
Comme si i'eusse enduré grand tormant,*

PREMIER.

14

*Je me plaignoy avec si bonne mine,
Que demander n'ozant la medecine,
Que ie vouloy, mes yeux au regarder
Sembloyent assés pour moy la demander.
Siluie alors, qui simplette, & doucette,
En la douleur de mon mal me regrette,
Promte s'offrit de donner guerison,
Comme à Fillis, à ma feinte cuison:
Mais elle fit, sans y pincer cruelle,
Mon coup plus grand, & rendit plus mortelle
Ma playe vraië, où bien-avant fiché
Le trait d'Amour auoit esté caché,
Lors qu'elle vint de la bouchette sienne
Vn dous baizer aporter sur la mienne.*

*Dans vn jardin jamais fille du ciel
D'aucune fleur cueillit vn plus dous miel,
Que j'en cueillis alors à leures clozes
Dans le jardin de ses leures de rozes,
Bien que la honte, & la peur au dedans
Retint le cours aus desirs trop ardans
De mes baizers, qui demandoient auides,
A s'entr'ouurir, & d'estre plus humides.*

*Tant que ce miel, auquel s'entre-mesloit
Vn dous venin, en mon cueur s'escouloit,
Je resentois vne telle liesse,*

A C T E

Que j'adioutay finesse sur finesse,
Et en feignant, que de l'endroit espoint
Le mal cuisant encor ne passoit point,
Ie fy si bien, que la poure abuzée,
Pour me guerir, sur ma bouche baizée
Par plusieurs fois redit tout bellemant
Les mots sacrez de son enchantemant.

Or du despuis avec telle puissance
Creut mon desir, & mon impatiance,
Que ne pouuant plus loger dans mon cueur,
Il se fit voïë, & sortit le vainqueur:
Et comme vn jour, & mainte Nymphe belle,
Et maint pasteur, assis tous pesle-mesle,
Faisons vn jeu, où tout bas il falloit
Dire au voisin tel secret qu'on vouloit:
Ie meurs, luy dy-ie, ô ma belle Siluie,
Pour ton amour, secours doncques ma vie:
Ce dernier mot ie n'eu pas prononcé,
Que son bel œil en terre fut baissé,
Et la rougeur d'vn despité courage
D'vn sang vermeil colora son visage
Qui tesmoigna son cueur estre tout plein
De fier despit, de honte, & de desdein,
Ma trop hardie amoureuse semonçe
D'elle vn silence eut pour toute responce,

Qui tout troublé, en ce qu'il pourpençoit,
 Sans dire mot assez me menaçoit,
 Et s'en allant, n'a voulu la cruelle
 M'ouir despuis, ny me voir auprès d'elle,
 Bien que trois fois i'aye veu les moissons,
 Et par trois fois retourner les glaçons,
 Encor que j'aye avecques maintes armes
 De pleurs, de cris, de souspirs, & de larmes,
 Battu son cueur, & tanté tout effort
 Pour l'apaiser, si ce n'est de la mort.

Pour l'apaiser, il reste que ie meure,
 Et volontiers ie mourroy des cette heure,
 Si ie scauoy qu'en ma mort seulemant
 Elle eut regret, ou bien contentemant,
 Et ie ne scay, troublé de mon martire,
 Lequel des deux il faut que ie desire:
 Il est bien vray, qu'à ma ferme amitié
 Plus grand seroit le guerdon de pitié,
 Et à ma mort, plus grande recompance;
 Mais quoy? faut il que seulemant ie pençe
 A desirer, soit mon pis, soit mon mieux,
 Chose qui puisse, ou troubler de ses yeux
 Le jour si beau, ou d'un desir volage
 Faire à courrous esmouuoir son courage?
 TIR. Mais si conter tu luy pouuois vn jour,

ACTE

*Tant de tormant, tant de feu, tant d'amour,
Seroit son cueur d'une nature telle,
Qu'elle n'aimast vn amant si fidelle?*

AM. *Iamais, jamais: elle fuit son amant,
Ainsi que fuit l'aspic l'enchantement.*

TIR. *Prends cueur, j'ay cueur de trouver vne voyë,
Où il faudra, que tes discours elle oyë,
Ie l'en priray, AM. non, non, n'en attans rien:
Car si tant est, que i'attande ce bien,
Qu'en mon parler elle veuille m'entendre,
De mon parler rien ne me faut attendre.*

TIR. *Qui t'a si fort au desespoir tiré?*
AM. *F'ay grand raison d'estre desesperé:
Car Mopse sage, a predict par augure
Il à long tems ma cruelle aduanture,
Mopse, qui sçait le parler des oiseaux,
Et la vertu des herbes, & des eaus.*

TIR. *Je le cognois, avec meinte assurance
Que son parler n'est digne de creance:
Bien esperer il te faut desormais,
Puis qu'il ne veut qu'on espere iamais.*

AM. *Fay que l'espero vienne donq de Silvie:
Entre tes mains ie dépoze ma vie.*

TIR. *Tu cognoistras que i'en auray soucy,
Mais que bien tost ie te retrouve icy.*

PREMIER.
CHOEVR.

16

QUE l'homme estoit lors bien-heuré
Qui viuoit en l'age doré,
Non pas d'autant qu'en ce bel age
Tout de lait le fleuve couloit,
Et que le dous miel distilloit
Du cors de quelque arbre sauvage:
Non pas d'autant que les moissons
N'attendoyent les autres saisons,
Or l'Estiuale, or l'Automnale:
Et que sans les chams sillonner,
La terre venoit à donner
Ses fruits d'une main liberale:
Ou que lors aloyent les serpens
Sans courrous, ou venin rempans,
Et que le voile d'une nuë,
Ombreux, s'espandant emmy l'air,
Ne venoit encores voiler
Le front du ciel à nostre veuë:
Ainçois l'eternel renouveau,
D'un printems dous, d'un printems beau,
Qui or s'enflamme, & or s'englaçe,
Montroit l'œil ouuert d'un beau jour,
Le ciel descourant en son tour
Sereine, & riante sa face:

ACTE

Et que le pin d'un fer danté,
Sié, couppé, & charpanté,
Estant fait propre au nauigage,
La marchandise ne questoit:
Ou bien la guerre ne portoit,
Au çein d'un estrange riuage.
Mais cet age heureux de tout point
Estoit, d'autant qu'il n'auoit point
Ce nom, qui d'erreurs est l'idole,
Ce nom vain, fauçemant voilé,
Du despuis honneur apelé
Par le peuple à la teste folle.
Nom qui par trop authorizé
A tout le monde maistrizé,
Tirannisant nostre nature,
De ses loys meslant les debats
Auec les amoureux esbats
Sous le joug d'une loy trop dure.
Loy, qui chassa la liberté
De la loy d'or, qu'auoit porté
Nostre nature non sujette,
Qui dedans nos cueurs auoit mis
Ces mots, S'IL PLAIT IL EST PERMIS:
O que cette loy ie regrette.
Lors sans feu, sans traits, sans quarquois,

Les

PREMIER.

37

*Les amoureux emmy les bois
Marchoyent à face descouverte,
Et sans crainte d'un vain parler,
Faisoient les Nymphes caroller
Dans un pré, dessus l'herbe verte.
Pasteurs, & Nymphes, vis à vis
Se seants, avec leurs deuis
Entre-mesloient un doux murmure,
Et au murmure entre-mesloient
Les doux baizers, qui se coloient
D'une amoureuse ligature.
La vierge gaye en sa fraicheur
De ses lys montrait la blancheur,
Montrait le vermeil de ses rozes,
Montrait ouvertes ses beautés,
Qui par les masques or portés
Dessous les masques sont enclozes.
Montrait sans vzer de desdains,
De mines, ou de respects vains,
L'endroit beau, où le sein poumelle:
Et souvant en mesme ruisseau,
Se baignoit l'aimé pastoureau
Avec l'aimée pastorelle.
Sot honneur, honneur ce fut toy,
Qui forças, sans sçavoir pourquoy,*

E

ACTE

La fontaine de nos delices,
A l'amant que tu vas trouuer
Desniant l'eau pour deffoiuer
L'ardante soif de ses seruiçes.
Aus beaux yeux, qui n'estoient contraints,
Tu aprins d'estre en eux restrains,
Faisant à couuert leur feu luire,
Et en ret les cheueus nouer,
Dont espars souloit se jouër
L'alene douce de Zephyre.
Les gestes lassifs, & mignars
Tu rendis chiches, & eschars:
Tu retinas leur prompte alure,
Aus propos tu donnas vn frain,
Vn fort retien à chasque main,
Tu lâchas les pas par mesure.
Honneur ton effet le plus grand,
C'est qu'or par larrecin on prend
Ce qui don d'Amour souloit estre:
Et l'effet de tes faiçts plus hauts,
Ce sont penes, soucis, trauaus,
Le plus souuant tuants leur maistre.
Mais toy, beau don de Cupidon,
Qui de nature es encor don,
Don, qu'elle veut qu'on aille prendre,

PREMIER.

18

*Qui domptes des Roys les grandeurs,
Que fais tu parmy ces pasteurs,
Ta grandeur ne pouuant comprendre?
Va t'en troubler loing de ces bois
Le sommeil des Princes & Roys,
A nous, basse troupe rustique
Permits de viure icy sans toy
Sous la liberté de la loy,
Que maintenoit la gent antique.
Amons, car du tems le long cours,
Treue ne donne aus mortels jours:
Amons, car du jour la lumiere
Meurt, & reuit: Mais tout ainsi
Nous ne pouuons reuiure icy,
Quand la mort cloue la paupiere.*

E 2





ACTE SECOND.
SCENE PREMIERE.

SATYRE, SEVL.



*RIEN petite est l'abeille succe-
fleur,
Mais toutefois bien grande est la
douleur,
Et bien piquante, & aspre la poin-
ture,*

*Qu'apporte en nous sa petite morsure:
Mais est il rien, qu'on voye, soit de jour,
Ou soit de nuit, plus petit que l'Amour,
S'il est par tout, au plus petit espace
Pour se cacher trouvant assez de place?
Ores parmi les petits ruisselets
Coulans en bas des cheueus blondelets,
Ores au creux, que faict (lors qu'il s'y joue)
Vn ris mignard sur vne belle joue,
Tantost à l'ombre, & d'où guiere il ne part,
D'vne paupiere, ores dans vn regard:*

ACTE SECOND.

19

*Et toutefois en cette petiteffe,
Avec des coups si mortels il nous bleße,
Que de mon cueur, ma poiètrine, mon flanc,
Ce n'est, hélas! que tout playe, tout sang:
Et mille traits, qui aguettent ma vie,
Tient recelez dans les yeux de Siluie
Amour cruel, dont la nuit & le jour
Il me rebleße, ô trop cruel Amour,
Cruelle encor Siluie, & plus rebelle,
Que n'est des bois la beste plus cruelle:
Car des lions, des ours, où des serpens,
Dedans les bois ou marchants, ou rampans,
On adouçit la nature sauvage:
Mais recelant dedans ton fier courage
L'impieté, le desdain, le courroux,
Hostes cruels, qui sont maistres de nous,
On ne les peut en ton audace fiere
Flechir par dons, ny flechir par priere.*

*Helas! chetif, lors que ie vien par fois
T'offrir des fleurs, les fleurs tu ne reçois
Les refusant, peut estre trop retive,
Cognoissant bien que ta beauté naifue
Montre en ta face, au vif de ses couleurs,
L'objet plus beau de bien plus belles fleurs.*

Helas! chetif, alors que ie t'apporte

E 3

A C T E

Les fruits nouveaux de differante sorte
De mes pommiers, dont ie te fay presant,
Toute en mespris, tu vas, las! refusant
Le premier fruit de ces pommes nouvelles,
Scachant ton sein en auoir de plus belles.

Helas! chetif, quand flattant ton courroux,
Ie vay t'offrant vn presant de miel dous,
Toute desdain, duquel toujours tu vzes
En mon endroit, ce presant tu refuses,
Cognoissant bien que tu ne dois de moy
Prendre ce miel, pouuant prendre sur toy
Vn miel plus dous, que celuy de l'abeille,
Confit aus bords de ta bouche vermeille.

Mais si tant est, contraint de poureté,
Que ie ne puisse en cette extremité
Chose t'offrir, soit ou douce, ou nouvelle,
Que tu n'en ais encores de plus belle:
Je me soustrais, pour me donner à toy,
A toy ie m'offre, helas! donques pourquoy
Par tant de fois refuses tu fellonne,
Et as horreur du presant qu'on te donne?
Ie ne suis pas pour estre mesprizé,
Car ie me suis n'aguieres aduizé
Dedans la mer, quand son humide plaine
Calme, du vant ne sentoit point l'aleine.

SECON D.

20

*Cette hauteur, ce quarré de mon cors,
 Ces roides bras, musclevs, nerueux, & fors,
 De mon teint brun cette couleur sanguine,
 Ce poil floqué de ma large poitrine,
 Ce sont, ce sont, les vrais tesmoings de cueur,
 De roide force, & de masle vigueur:
 Et si tu crois que tel ie ne me treuve,
 Pour t'assurer viens moy mettre à l'espreuve.*

*A quoy sont bons ces petits tendrelets,
 Desquels à peine encor les poils folets
 Poignent la jouë, & qui n'ont autre cure,
 Que bien frizer leur blonde chevelure,
 Bien s'atiffer, & faire avecques art
 Vne beauté, où nature n'a part?
 Dyleur vn peu, s'ils n'ont l'ame craintive,
 Que quelqu'vn d'eux, comme ie fay, te suiue
 Et par forests, & par monts, & par vaus,
 Sans redoubter les plus fiers animaux.
 Que quelqu'vn oze, affin de te deffendre,
 Contre vn sanglier vn combat entreprendre.*

*Ie ne suis laid, pour cela rebutté
 Tu ne m'as point, ains pour ma poureté.
 A quel malheur, de voir que le vilage
 Des grands citez veuille prendre l'vsage:
 Et bien ce siecle est le siecle doré,*

A C T E.

Puis que de tous l'or seul est adoré,
Puis que par tout l'or plante son empire,
Puis que l'or peut tout remettre, & détruire.

Qui que tu sois, qui as jamais appris
A estaler les presans de Cypris,
Et qui premier aprins vn amour vandre,
Maudit sois tu, sans tombeau soit ta cendre,
Que jamais Nymphes, ou pasteur à tes os
Passant prez d'eux, ne souhaite repos:
Ains que le vant, & la pluye, & la gresle,
Les souffle en l'air, les mouille, & les martelle,
Et des troupeaus t'aillent toujours pressant
Les salles piez, ou les piez du passant.
Cause tu es, de quoy l'Amour trafique,
Tu l'as rendu de noble mequanique.
Toyle premier la douceur de son miel
En-ameras avecques tant de fiel.

L'amour venal, qu'a l'enchere on estale
Au pris de l'or, c'est le monstre plus sale,
Le plus vilain, au mal le plus aduict,
Qu'oncques la terre, ou la mer ait produit.

Mais, las! pourquoy tant de cris, tant de larmes,
Iette ie en vain? chascun vze des armes,
Qu'en soy nature a mis pour son secours:
Le peureus cerf s'aide du vite cours;

SECONDE.

81

Le fier lion de ses pattes guerroye,
Et le sanglier ses deffences employe,
Et la nature en la femme a planté,
Pour tout effort, les armes de beauté.

Et moy pourquoy ne prens ie pour deffence
De mon corps fort la forte violence,
Puis que nature un violant effort
A mis en moy, me formant grand, & fort?

Je veux aler forcer, ravier, & prendre,
Le bien qu'elle oze ingratte me deffendre,
Et que par trop merite mon amour.

J'ay beau moien, car ie sceu l'autre jour
Par un cheurier, que dans vne fontaine
Venoit souuant cette fiere inhumaine
Se refraichir, il me montra le lieu:
Là donc j'iray sous l'auspice du Dieu
Des amoureux, qui veut que l'on s'efforce
Prendre ses dons, soit de gré, soit de force.
Là tout caché, de brossailles couuert,
Ou ablotti derriere un gazon vert,
Coy j'attendray l'heure de sa venue
Sans me bouger, & lors que toute nue
Pour s'eslançer dans l'eau ie la verray,
Sur elle à coup brusque ie sauteray:
Or quel contraste, ou effort pourra prendre

F

A C T E.

*Vne pucelle, encores ieune & tendre,
Fuiant du pié, ou des mains me pouſſant,
Encontre moy, ſi leger & puiſſant?
Que hardymant elle crie & lamante,
Que de beauté tout effort elle tante,
Et de pitié: ſi ſeulement ie peus
Entortiller ma main de ſes cheueus,
Il ne faut pas que partir elle pence,
Qu'abſouuiſſant l'amour, & la vengeance,
Qui dans mon cueur ſentre-ſuiuent de rang,
Teintes ne ſoient mes armes dans ſon ſang.*



12

SCENE SECONDE

DAFNE TIRSE.

DAF.

L a long tems, que i' auoy cette enuie
De te conter qu' Aminte aymoït Siluie,
Il est trop vray, en cet amour Dieu scait
Pour le seruir, quel office i' ay faict:

Et suis encor en vouloir de luy faire
Plus volontiers, d'autant que ta priere
Vient de sur-croist aider ma volonté.
Mais vn taureau j' auroy plus-tost dompté,
Que de dompter cette simple pucelle,
Niçe vraymant tout autant qu'elle est belle,
Qui ne s'auize encor de la vigneur
Du poignât traiçt, qu' Amour lāce en vn cueur
Qui ne cognoit de l'amour les alarmes,
Ou quels efforts ont de beauté les armes,
Ains qui riant porte mille trepas,
Tue, & tuant bleßer ne pense pas.

TIR Mais qui est celle aujourduy, ie te prie,
Soubdain qu'elle est hors des langes sortie,
Qui n'ait desir d'apprendre, & de scauoir

F2

ACTE

L'art qui la peut plus belle faire voir
L'art d'agréer, de plaire & d'estre aimable
Et de tuer en estant agreable,
Et de sçauoir les armes, dont l'effort
Ores la vie, ores donne la mort.

DAF. Pour ne mentir, ie ne suis point si beste,
Que d'estimer Siluie si simplette,
Comme elle veut en tout la ressembler,
Soit en son port, ou soit en son parler:
Pour en juger, ie te pri, Tirse, escoute
Ie ne sçay quoy, qui m'en met en grand doubte.

Hier, ie la vy bien prez de la cité,
Dans ce grand pré, dont le bord serpent e
Est d'un ruisseau: où d'une joie extreme
Elle sembloit se complaire en soy-mesme,
Et de vouloir au bord de ce ruisseau
Prendre conseil, se mirant dedans l'eau,
Pour bien son poil dessus son front espendre,
Et sur le poil faire vn voile descendre,
Et sur le voile agençer bien les fleurs,
Qui combattoient avec mille couleurs
Dans son giron: Or de sa main blanche
Prenoit vn lis, ore vne roze franche,
Et doucement les venoit aprocher
Avec sa main, iusques contre la chair

SECOND.

23

De son sein blanc, de ses jouës vermeilles,
 Parangonnant leurs couleurs non-pareilles:
 Puis tout à coup, comme emportant le pris,
 Toute joyeuse elle jettoit un ris,
 Qui sembloit dire entre ses leures clozes,
 Cachez vous lys, cachez vous belles rozes,
 Vostre blancheur, ny vostre teint vermeil,
 A la couleur de mon teint n'est pareil:
 Pour me parer, puis que ie vous surmonte,
 Je ne vous porte, ainçois pour vostre honte,
 Affin qu'on voie, au beau que vous auez,
 Combien de reste encor vous me devez.

Mais cependant qu'aux fleurs elle se jouë,
 Les comparant aux couleurs de sa jouë,
 Sans y pencher, ie fu d'elle entre-veu,
 S'aperceuant de ce que j'auoy veu:
 Lors s'esleuant sur le bord du riuage,
 Rouge de honte abaissa son visage,
 Jetta les fleurs qu'elle auoit en sa main,
 Des-en-fleurant ses cheueus, & son sein.
 De sa rougeur pleine de honte & d'ire
 Ie me rioys, & elle de mon rire
 De plus en plus sa rougeur augmentoit:
 Mais pourtant que seulemant estoit
 De ses cheueus l'une part retroussée,

ACTE

Et l'autre part, au gré du vant poussée
Nonchalanmant pendoit en entre-las:
Deus, & trois fois, jetta ses yeux en bas
Dans le ruisseau, & à teste courbée
Se remira, comme à la desrobée,
Affin qu'aus traits, que mon œil eslançoit,
Je n'auisasse à ce qu'elle auisoit:
Elle se vit, & se vit non parée,
Et se voir telle encor il luy agrée:
Pource que belle encor elle se voit
Encet atour sans atour, qu'elle auoit.

Je vi ces traitz, toutefois ie n'en garde
Faire semblant m'en estre prise garde.

T I R. De tout cecy, dont tes yeux sont tesmoings,
Dafné, croy moy, ie n'en pançoy pas moins:
Mais en laissant cet amoureux presage,
Qui de son cueur peut donner tesmoignage,
Ne veux tu point faire en sorte, qu'un jour
Aminte puisse arraisonner d'amour
Cette Siluie, & qu'elle luy consente
De la trouuer, ou seule, ou toy presente?
D A F Je n'ozeroiy te promettre cela,
En cet amour, qu'a contrecueur ell'a.
Je la cognoy retiue outre mesure:
Et ie cognoy en l'amour qu'il endure,

*Et que cachant il va dedans le sein,
D'un sot respect Aminte estre trop plein.*

*D A F. Fou qui retient en l'amoureuse rage
Un sot respect, & qui veut estre sage:
Conseille luy, qu'il prenne autre mestier,
Puis qu'il veut estre en amour si entier.*

*Qui veut apprendre aus loys d'Amour entēdre
Il faut plus tost tout respect des-aprendre,
Qu'il cherche, prie, & sans faire le fin,
Qu'il tante, & oze, & enuole à la fin.
Et à son veuil si cela n'est propice,
D'amour forcé, qu'il force, qu'il rauisse.*

*Ne scais tu pas que la femme a plaisir
De tesmoigner qu'on force son desir,
Fuit, & fuiant desire qu'on l'atteigne,
Nie & niant desire que lon pregne,
Combat à force, & desire pourtant
Se voir forcer, vaincuë en combattant.*

*Tirse, tu vois en quelle confiance
Je te fay part ue tout ce que ie pense:
Aduise donq, que pour l'amour de moy,
Ce que i'ay dict ne soit redit de toy.*

*TIR. Il ne faut point que cette peur te touche,
Qu'un mot iamais en sorte de ma bouche:
Mais ie te pry, Dafné, de tout mon cueur,*

A C T E

Et ie t'en pry, par la douce vigueur
Du souuenir de ta freche jeunesse,
Vouloir m'aider, d'aider en sa detresse
Au pouure Aminte, à qui fache le jour,
Et qui se meurt du mal de trop d'amour.

DAF. Ha: le galant, avecques quelle grace
Coniure t'il ce qu'il veut que ie face,
S'aidant des jours de mon printems absant?
,, Le bien passé, ce n'est qu'un mal presant.
Mais que veux tu que ie tante de faire?

TIR. A toy ne manque en un douteus affaire
Un bon conseil, vueilles te disposer
Tant seulement de vouloir, & ozer:

DAF. Ie te diray, j'ay faict vne partie,
De me trouuer bien tost avec Siluie
A la fontaine, où souuant elle vient,
Et qui le nom de Diane retient,
Là tout le long du courant qu'elle pousse,
Maint arbre espais aporte vne ombre douce,
Et l'ombre douce, en son bord tout couuert
Du siege frais d'un gazon toujours vert,
Semble inuiter, à qui prez de là passe,
Sur ce gazon de venir prendre place,
Où mainte Nymphé, apres un long chasser,
Son corps lassé vient souuant de slasser.

Elle

SECONDE.

25

*Elle viendra i'en suis toute certaine
Pour se baigner dedans cette fontaine.*

T I R. *Quoy pour cela? D A F. tu dy, quoy pour cela?
Quel bon esprit, quel entendeur voila?
Ie n'en dy plus que cela te suffize.*

T I R. *Ie t'enten bien: mais en cette entreprise
Belle pour luy, hélas, ie me crain fort
Qu'il n'aura pas le courage assez fort.*

D A F. *S'il ne l'a point que couhard il attande
Qu'une autre à force en son amour pretande.*

T I R. *Croy qu'il est tel, qu'il l'a bien merité:*

*Or que cecy soit donques arresté,
Qu'avec Siluie alant à la fontaine*

Tu tacheras la rendre plus humaine:

Et ie feray, qu'Aminte cependant,

Vers la fontaine ira vous attendant:

Et me sera cette entreprise mienne

Autant facheuse, ou bien plus que la tienné.

Va de par dieu. D A F. Ie m'en vay, mais ie crain

Que quelqu'n ait ouynostre de bain.

T I R. *Ou ie me trompe en cette face blesme,*

Ou c'est Aminte. ha, vraymant c'est luy mesme.

G

ACTE
SCENE TROISIEME

Aminte, Tirse

AM.

L faut scauoir, si Tirse aura point mis
Les fers au feu, pour ce qu'il m'a promis
Et si nul gain ie n'atan de sa peine,
Auant que voir ma mort toute certaine

Je me veux perdre, & veux m'ésuertuer
Pour de ma main moy-mesme me tuer
Deuant les yeux de cette fille ingratte:
A elle belas (que mon mal point ne flatte)
A qui plait tant la playe de mon cueur,
Coup trop cruel de son bel œil vainqueur,
Comme ie croy, tout autant deura plaire,
Et contenter son desir sanguinaire
La plaie ouuerte au trauers de mon sein,
Coup trop cruel de ma cruelle main.

TIR. Bonne nouvelle, Aminte, ie t'apporte,
A tous ces pleurs mes huy ferme la porte.

AM. Las que dis tu, Tirse, mon seul confort?
Que portes tu, ou la vie, ou la mort?

TIR. Je porte vie, & secours, pour les prendre
Si tu as cueur de les aller attendre:
Mais fais estat, oy bien ce que ie dy,

SECOND.

26

Te montrer homme, homme ie dis hardy.

AM. *Quelle hardiesse est il besoing que j'aie?
Et contre qui faut il que ie m'essaie?*

TIR. *Si ta Silvie au jourd'huy tu scauois
Estre seulette au cueur de quelque bois,
Qui de rochers aiant vne ceinture,
Et reuelant mainte cauerne obscure,
Fut la retraite aux tigres, & aus ours,
Frois tu bien? AM. y sachant mes amours,
Plus gay j'irois, & en plus d'assurance,
Que ie n'irois au vilage à la dance.*

TIR. *Et s'elle estoit tumbée entre les mains
Des rauisseurs, des voleurs inhumains,
Et qu'elle fut en danger de sa vie,
Frois tu bien? AM. y sachant ma Silvie,
F'iroy plus vite, & plus deliberé,
Qu'un cerf à l'eau, lors qu'il est alteré.*

TIR. *Estant plus grand l'affaire qui te presse,
Plus il te faut encor de hardiesse.*

AM. *I'iroy parmy les torrants, qui se font
Des monts plus hauts, quand la nege se fond,
Qui tous enfléz d'une courçe depite
Tumbent, bruiantz, dans le sein d'Amphitrite:
F'iray par tout, par le feu, par le fer,
Si elle y est j'iray dedans l'enfer,*

Ga

A C T E

*Si en l'horreur d'enfer la plus bourrelle,
Enfer peut estre, ou est chose si belle:
Di donq que c'est. T I R. escoute seulemant.
Au bord de l'eau Siluie asurémant
Va toute nue, & seulette t'atandre,
Ozeras tu d'y aller entreprendre?*

*A M. Que me dis tu? que Siluie m'attand
Et nue, & seule, a! tu me vas flattant.*

*T I R. Je dy qu'a nu seulette elle se baigne
Fors de Dafne, qui pour nous l'accompagne.*

*A M Tu te decois, elle n'y doibt aller,
Ie faus d'entendre, on tu faus au parler.*

*Nue ell'm'attand? T I R. nue, ie te dy nue:
Mais il est vray. A M. quoy mais, ce mais me tue.*

*T I R. Mais il est vray, pour rien ne controuuer,
Qu'elle ne sçait que tu l'aïles trouuer.*

*A M. O dure fin, dont la douleur pressée
Va estouffant ma liesse passée,*

*Avec quel art, & comme finemant
Va ce cruel autour de mon tormant:
Te semble peu mon malheur, quand contraire
Tu viens encor accroistre ma misere?*

*T I R. Il faut, Aminte, estre vn peu genereus,
Si tu me crois, tu seras bien heurus.*

A M. Et quel conseil? T I R. celuy qu'ores presante

SECOND.

27

Entre tes mains la fortune presante.

A M. *Ja dieu ne plaise, & plus tost soy ie mort,*

Que ie me face, ou luy face ce tort,

De tant ozer qu'entreprendre de faire

Chose qui soit a son vouloir contraire.

Iamais encor contre sa volonté

Je n'ay rien fait, fors qu'aymer sa beauté,

Encor ce fut vne faute forcée

Par sa beauté, non de faute pensée:

Il ne sera, qu'onques j'aye plaisir

De luy desplaire en forçant son desir.

T I R. *Mais respons moy, si l'Amour, qui t'offence,*

De n'aymer plus te donnoit la puissance,

Voudrois tu bien n'aymer plus sa beauté,

Pour ne l'aymer contre sa volonté?

A M. *Amour ne veut que d'auoir ie pretende*

Ce beau pouuoir, forgé par ta demande,

Ny moins encor que j' imagine vn jour,

De voir en moy dissoudre mon amour,

Bien que ie peusse au dedans de mon ame

D'amour estaindre & la braize, & la flame.

T I R. *Malgré qu'elle eust donques tu l'aymerois,*

Quand bien oster ton amour tu pourrois.

A M. *Malgré, non pas, ce mot ie n'oze dire,*

Mais i'aymeroy contrainct de mon martyre.

A C T E

TIR. C'est donq toujours contre sa volonté.

AM. Je le confesse. TIR. ô amant transporté,
Que n'ozes tu, tout de mesme, aller prendre
Contre son veuil ce qu'elle oze deffendre?
Que si trouué il est un peu cuisant
De prime face, en fin, en fin plaisant
Il luy sera, recelant une joie
Dedans son cueur d'estre faite ta proie.

AM. Las, Tirse, Amour soit or mon truchemant:
Car ce qu'il diét en mon cueur bassemant,
Je ne puis dire, et ta langue affetée
Au fait d'amour n'est que trop v'sitée:
A moy, la langue avec mesme vigueur
Me lie Amour, qu'il me lie le cueur.

TIR. Donques d'aller tu n'as point de courage.

AM. Je veux aller, mais faire autre voiage,
Et bien plus long que tu ne pences pas.

TIR. Vers quel costé? AM. c'est deuers le trepas,
Si tu ne m'as autre faueur portée,
Que celle la que tu m'as racontée.

TIR. Donques à peu tu tiens ce que i'ay faiét,
Pences tu sot, qu'en ce douteus effect
Jamais Dafné eust poussé nostre enuie,
S'elle n'eust leu dans le cueur de Siluie?
Faire se peut que ce fait elle entend,

*Qu' elle le scait, avec raison pourtant
Secretement le scauoir elle cache,
Et le sachant, ne veut qu' autre le sache.
Or si tu veux l'expres consentement
D' elle chercher, o trop timide amant,
Ne vois tu pas que tu cerches toy-mesme
Ce qui luy vient à desplaisir extreme?
Or ou est donq alé ce beau desir,
De ne vouloir luy faire desplaisir?
Desir trop cru, que tu ne peux entendre:
Que diroys tu si elle veut attendre,
Que ton plaisir, qu' elle va refusant,
Soit ton larcin, & non pas son presant
Ny ton loier? or à toy que t'importe,
Que cela vienne, ou d' une, ou d' autre sorte?
AM. De ce desir, que tu veux figurer
Estre en son cueur, qui peut m' en assurer?
TIR. Et qui te peut asurer du contraire?
S' il estoit vray qu' elle sceut tout l' affaire,
Ny alant point, que seroit ce couhard?
Esgalle doubte est avec le hazard.
Mieux, mieux il vaut toute crainte laissée
Cerber la mort, & à teste baissée
Aller hardy le malheur assaillant,
Non en poltron, mais en homme vaillant.*

ACTE

Tu ne dis mot, tu cognois que plus forte
Est ma raison, qui ta raison emporte:
Tu es vaincu, il faut mes huy quitter
Ce vain respect, qui te veut emporter,
Ta perte aduoue, & ta perte la gloire
Te portera de plus grande victoire.

Alons. A M. attans. TIR. quoy attans, scais tu pas
Que le tems fuit avec vn glissant pas?

A M. Las ie te prie, auant que d'entreprendre,
Pence s'il faut où partir, ou attendre
Ce qu'il faut faire, où aller, & comment.

TIR. Estans en voie, en alant bellemant
Nous pencerons à ce que tu propozes,
,, Mais rien ne fait, qui pence trop de choses.

CHOEVR.

A Mour en quelle escole
Apprand on de former
A l'homme la parole,
Quand l'homme veut aymer?
Sous la voix de quel maistre
D'aymer aprand on l'art,
Qui sacheus à cognoistre
N'a que doute & hazard.

Qui toute fois reuelle
Ce que l'esprit comprend,
Alors qu'avec ton esle
Jusqu'au ciel il se rend.

Par les sçauants d'Athenes,
Par Phœbe sur son mont,
Ny par l'eau des fontaines
Les discours ne se font.

Que si l'amant deuise
D'amour, n'ayant d'ailleurs
Cette science aprise,
Ny sous maistres meilleurs:

Froidement il en conte,
Il en discourt bien peu,
Il en parle à sa honte,
Il n'a la vois de feu.

Sa secrette pençée
N'a ses vols si entiers,
Qu'elle soit sur-haucée
Au per de tes mestiers.

O Amour, digne maistre
Seul par toy tu te rends,
Et toy seul fais cognoistre
Ce que seul tu comprends.

L'esprit grossier & rude

ACTE

Apprentif de sous toy,
Se renge sous l'estude
De ta seuerre loy.

Tu luy apprans d'escrire
Les merueilleus effects
Des loys de ton empire,
Où se lisent tes faiçts.

Les choses plus doubteuses
Il list industrius,
Qu'en lettres amoureuses,
Tu escriis dans les yeux.

Avec mainte harangue,
Sous un parler dizert,
Tu desnouës la langue
A celuy qui te sert.

Et souuant, ô nouvelle
Eloquence d'amours,
Son pençer il déçelle
Non point par des discours.

Car par mots sans rencontre,
D'un discours incertain,
Plus clairement il montre
Le secret de son sein.

Mieux s'esmeut le courage
Sous le parler panthois,

SECONDE.

30

*Que sous le doux langage
D'une dizerte vois.*

*Et encor le silance,
Qui fait la vois celer,
Semble auoir la puissance
De prier et parler.*

*Amour donq la pratique
Aprene qui vouldra
Du sçauoir Socratique,
Qui sçauant le rendra.*

*De moy ie ne veux suiure
Autre art, pour le sçauoir,
Qu'en lizant dans le liure
Des yeux que ie veux voir.*

*Leur feu, dont tu m'alumes,
Fera que mes escriis
Sur les plus doctes plumes
Emporteront le pris.*

*Bien que mes vers à force
Soent grauez par desdain
Sur vne rude escorçe
Par vne rude main.*



H 2.



ACTE TROISIEME.
SCENE PREMIERE.

TIRSE. DAFNE.

TIRSE



*Cruauté, ô extreme rigueur,
O Dame ingrante, ô ingrat & fier
cœur,
O sexe ingrat, ô deus, trois fois, &
quatre*

*Nature ingrante, & nature marastre,
D'auoir, moulant de la femme le cors,
En son visage, en ce qu'on voit dehors,
Comme estalé, pour luy seruir de montre,
Tout ce qu'ell'a d'agreable rencontre,
De beau, de gay, d'amiable, & de dous,
Aiant caché la haine, le courroux,
L'aigreur, le fiel, & le cruel courage
Que va masquant le beau de son visage.
A poure Aminte, a, ie croy que sa main*

*Aura cherché sa mort dedans son sein.
 Pour le trouver, de ça, de là ie roue
 Mes tristes yeux, mouillant de pleurs ma joue:
 Il n'apert point, & ie ne trouue pas
 Tant seulement la trace de ses pas,
 Il s'est tué, c'est chose trop certaine:*

*Mais ces pasteurs, qui sont en cette plaine
 L'auroient peut estre en quelque lieu peu voir:
 D'eus ie m'en vray nouvelles en sçavoir.*

*N'auons point veu, pasteurs ou pastorelles,
 Le poure Aminte, ou de luy sceu nouvelles?*

CH. *Tout esperdu tu sembles à ta vois.*

*D'où ta sueur, d'où vient ce cueur pantois?
 Te sens tu mal, d'où te vient cette plainte?*

TIR. *Je n'ay nul mal, mais d'Aminte i'ay crainte:
 L'auons point veu, hélas! dites le moy.*

CH. *Non pas despuis qu'il estoit avec toy:
 Mais que crains tu si pourens, & si blesme?*

TIR. *Las! qu'il se soit tué de sa main mesme.*

CH. *S'estre tué? se tuer de sa main?
 Qui la forcé à cet acte inhumain?*

TIR. *Haine, & Amour.* CH. *a, certes beaucoup peu-
 uent*

*Deus ennemis, quand puissants ils s'esmeuent
 Encontre vn tiers, joignant leur double effort,*

ACTE

Mais d'ou print il la cause de sa mort?

T I R. *Pour aimer trop vne Nymphe trop belle,
Et se cognoistre au contraire hay d'elle,*

CH. *Tirse, de grace, he! fay nous le discours
De ce malheur, causé par ses amours:*

*Nous le plaignons, c'est vrayment grand dommage,
Tu vois ce lieu, estre un lieu de passage.*

*Quelqu'un peut estre, ou alant, ou venant
Fra de luy nouvelles nous donnant.*

T I R. *Fort volontiers ce discours pitoiable
Je vous feray, car il n'est raisonnable*

*Laisser passer si grande cruauté,
Sans la noirçir d'un blasme merité.*

*Aminte auoit entendu que Siluie
(Et ie luy dy, dont i'en maudy ma vie)*

*A la fontaine aloit pour se baigner,
La où Dafné deuoit l'accompagner.*

*Auecques moy, pour s'y rendre il s'auoie,
Entre-battu, & de crainte & de joie,*

*Non meü de luy: mais comme forçémant
Estant esmeü de mon harçellemant,*

*Qui le pressoy, & luy donnoy courage,
Pour acheuer cet amoureux voyage:*

Et il forçoit si fort sa volonté,

Que ie le vi par trois fois arresté

T R O I S I E S M E.

32

*Sur le chemin, pour rebrosser arriere;
Mais ie fy tant de force & de priere,
Qu'il fut contraint le voyage acheuer.*

*A la fontaine estans prests d'arriuer,
Tout aussi tost à nostre oreille arriue
Vn cry de femme, & vne voix plaintiue,
Et nous voyons courir à mesme instant
Dafné, ses mains l'vne à l'autre battant,
Qui nous voyant, s'escria dezolée
Helas! courez, Siluie est violée:
Plus vite alors qu'vn vite leopart,
Sans dire mot, Aminte de moy part:
Ie le suiuy, soubdain à nostre veuë
Se descouurit Siluie toute nue,
Qui garrotée estoit de ses cheueus
Contre vn gros arbre, avecques mille neus:
Sa chevelure estoit la corde torçe,
Qui la lioit contre cet arbre à force:
Son beau ceston, dont le neud gordien
De son flanc vierge estoit le gardien,
Ministre estoit à cette orde luxure,
Liant ses mains contre l'escorce dure
Du corps de l'arbre, & l'arbre mesme estoit
Consent au mal, & ses liens prestoit,
Bas en tortis laissant ployer deus branches,*

ACTE

Qui luy serroyent les jambes & les hanches:
Et nous voyons baissé comme à genous
Vn grand Satyre enflammé de courroux,
Qui de lier cette Nymphé ainsi nuë
Presque acheuoit, lors de nostre venue,
Sur elle ja la force il marchandoit,
De son pouuoir elle se deffendoit,
Mais à la fin qu'eust peu sa resistance?

Aminte alors tout plein d'impatiance,
Armé d'un dard, qu'il auoit à la main,
Affronter va ce Satyre inhumain:
Et cependant avecques mainte pierre
Je m'apprestoy, pour luy faire la guerre,
Saisi de peur ce vilain bouq s'enfuit,
D'Aminte l'œil, & de ma main le suit
Maint gros caillou, qui luy donne la chasse.
Je crie apres, Aminte le menace,
Qui se voyant n'estre plus empesché,
Tourna ses yeux sur le cors attaché.

Toute action en luy fut peruertie,
En par-courant, partie par partie,
Ce corps, plus blanc que le lait sur le jong.
Il me souuient que ie le vis adonq
Tout transporté, tout changé de visage:
Puis s'aprouchant tout modeste, & tout sage,

Plein

Plein d'un respect de la voir seulemant
Luy dit ces mots, mais si piteusement:

Si cette main, comme ie le confesse,
Ces yeux, ces piez ont trop de hardiesse,
Que de te voir, que d'oser s'aprocher,
Que de vouloir tes beaux membres toucher,
Belle Silvie, he! de grace pardonne
A la faueur, que le malheur leur donne.

Comme tu vois, contre ma volonté
Force ma main vne necessité,
Pour deslasser les neuds, desquels l'estrainte
Trop rudement te retiennent contrainte,
Que ce bon-heur, où ton malheur m'a mis,
Contre ton gré, ne me soit point permis.

CH. O dieux, quels mots, il n'est roche, qui molle
Ne se ployast à si douce parole:

Que disoit elle? TIR. elle ne disoit rien,
Mais en montrant vn despité maintien,
Toute colere, & toute desdaigneuse
Bas con-tourroit sa face vergougneuse,
Et en tordant de ça, dela son cors,
Pour se cacher faisoit tous ses efforts.

Luy cependant deuers elle s'aduance,
Et doucement à desmesler commence
Son poil meslé, que maint neud retenoit,

ACTE

*Disant ainsi: Ha! point n'apartenoit
Au cors ridé d'une plante sauvage
De si beaux neuds: Helas! quel advantage
Ont aujourd'huy les pources amoureux,
Puis que communs aux arbres avec eux
Sont les liens, dont Amour les enchesne.*

*Arbre cruel, maudit & meschant chesne
Que ie te hay, que de mal ie te veux:
As tu ozé offencer ces cheueux,
D'eux aiant eut tant d'honneur (bien qu'à force)
Que de les voir liez à ton escorçe?*

*Disant cela, l'arbre en bas il plia,
Et de ses mains, les mains luy deslia,
Et la toucher il monroit tout en tremble
De desirer, & craindre tout ensemble.*

*Après qu'il eut veu ses bras desliez,
Il s'abaisa pour deslier ses piez:
Mais aussi tost que la Nymphé s'aduisé,
Que ses deus mains elle auoit enfranchise,
Se secouant d'un effort vigoureux,
Toute en dépit, dit ces mots rigoureux:
Retire toy, garde, pasteur prophane,
De me toucher, car ie suis à Diane:
Je pourray bien jusqu'aus piez me baisser,
Pour leurs liens moy-mesme delasser.*

CH. A, quel orgueil, dieu quelle outrecuidance!
D'effet courtois ingrante recompence.

T I R. Luy, comme il oit sa commandante voix,
Ne se fit pas commander par deus fois:
Plein de respect, tout honteus se retire,
Pleure en son cueur, dedans son cueur souspire,
Cline ses yeux, n'oze plus hazarder
De les leuer pour son cors regarder,
Et se contrainct, bien qu'avec peine extreme,
De desnier ce plaisir à soy-mesme,
Pour à la Nymphé oster le desplaisir
De luy nier de prendre ce plaisir.

Moy, qui caché au derriere une haye,
Voy sa rigueur, & voy comme il essaye
La contanter, ie me vy sur le point
De m'escrier, non ne la laisse point?
Mais ie retins encor ma bouche cloze:
Enten, jamais tu n'ouis telle chose.

S'estant peinée, apres qu'elle se voit
Libre du tout des liens qu'elle auoit,
Et destachée estant encor à peine,
Elle s'enfuit, bien que cette inhumaine
Ne deut rien craindre, ayant assez cognu
Le sot respect, qu'Aminte auoit tenu.

CH. A, Nymphé ingrante, à! Nymphé trop dépite!

A C T E

He! pourquoy donq print elle ainsi la fuite?

TIR. C'est qu'à sa fuite elle vouloit deuoir
Sa liberté, non à l'humble deuoir,

Au prompt secours, au service fidelle,
Qu'auoit montré son Aminte vers elle.

CH. Ingrat encor son cueur trop rigoureux:
Mais cependant le poure malheureux
Que disoit il? qu'elle sa contenance?

TIR. Je n'en sçay rien, car perdant patience,
Me debusquant de l'endroit, où j'estoy,
Je la suiuy, & proposé m'estoy

En l'attaignant, vers Aminte la rendre:
Mais par sa fuite elle sceut s'en deffendre,
Et la perdant de veüe, tout lassé

Je m'en reuins vers l'endroit, où laissé
I'auois Aminte auprez de la fontaine:

Ne l'y trouuant, du despuis en grand peine,
De tous costez, ça & la ie vay voir
Si ie pourroy nouvelles en sçauoir:

Mon cueur de luy quelque malheur presage,
Car ie sçay bien, qu'il auoit son courage
Contre sa vie, & auant que d'aller,
Toujours la mort estoit en son parler.

CH. C'est la coustume, & l'art plein de finesse
Dont chasque amant vze enuers sa maistresse.

Vzant vers soy de menace de mort:

Mais rares sont ceux qui suivent l'effort.

TIR. Rares soient ils, sans qu'il soit de ce nombre.

CH. Non sera non. TIR. ie veux dās l'antré sombre

Du sage Elpin en partant de ce lieu

Me transporter, adieu pasteurs, adieu:

Car si l'amour, qui tormante son ame

N'a de sa vie encor coupé la trame,

Il se sera là dedans retiré,

Où bien souvant demy desespéré

Il va flattant la rigueur de sa peine

Au son plaintif d'un flageolet d'auaine,

Son, qui de laiēt faiēt les fleuves couler,

Son qui plaisant, le miel faiēt distiller

Et dous, & rous de la plus dure escorce,

Son, qui arrache, & tire à viue force

Du haut sommet des monts plus soleillez

Les durs rochers, les rendants oreillez.



SCENE SECONDE.

Aminte, Dafné, Nerine.

A M I N T E.

B I E N fut, Dafné, ta pitié dépitueuse,
Lors que ta main de ma main hazar-
deuse

Retint le coup, qu'elle auoit préparé
Contre mon sein par mon dard acéré:
Car d'autant plus que ma mort ie delaye,
Je sentiray plus amere sa playe:

Et pourquoy donq pour alonger mes jours
Viens tu me battre avec tes vains discours?

Que crains tu tant? que ie vueille m'occire?

Helas! tu crains ce que plus ie desire.

D A F. Au desespoir ne te laisse saisir,

Car, si ie sçay le fonds de son desir,

Ce ne fut rien, qu'une honte dépite,

Qui meut Siluie à prendre ainsi la fuite.

A M. Las! mon secours, secours plus assuré

Seroit pour moy d'estre desesperé,

Puis qu'en l'amour, qui brusle ma poitrine,

Le seul espoir a esté ma ruine,

Espoir, qui veut encor se renfermer

Dedans mon cueur, & tache d'y germer,

*Es*poir, qui veut qu'encores ie le suiue,
A celle fin que seulemant ie viue:
*M*ais peut on voir de la voute des cieux
*R*ien icy bas, qui soit plus odieux,
*Q*u'est odieuse vne vie damnable
*D'*vn amoureux, comme moy, miserable?
D A F. *V*y malheureux, vy, vy en ton mal-heu r:
*E*n cet estat supporte ta douleur,
*E*n te flattant d'vne heureuse esperance:
*D*e ton espoir sera la recompence,
*S*i en viuant ferme il est maintenu,
*C*e que tu vis en ce beau cors tout nu.
A M. *I*l ne sembloit à ma fortune aduerçe,
*N*y à l'amour, qui de son trait me perçe,
*B*ien que tous deux ne m'aint que trop mesfaict,
*Q*ue mal-heureux ie fusse tout à faict,
*S*i atisant vn desir dans mon ame,
*F*e n'eusse veu les beautez de ma dame,
*V*eu de si prez, & eu l'heur de toucher
*C*e que souloit son habit me cacher.
N E R. *D*onques il faut que ma voix s'apareille
*D'*estre aujour d'huy la sinistre corneille
*D'*vn accidant si triste, & doloireus.
O pour jamais Montan trop mal-heureux,
*H*elas!helas! quel sera ton visage,

ACTE

Quand tu orras mon funeste message
De ta Silvie anoncer le decez:

Que ie te voy en un piteux accez,
O pere vieux, veuf pere, & non plus pere:
Morte est Silvie, ô mort par trop amere.

D A F. N'enten ie pas vne plaintiue vois?

A M. Je pence auoir entendu par deus fois
Nommer Silvie, & tout plein de merueille
Ce nom me frappe, & le cueur, & l'oreille,
Mais qui la nomme en se plaignant si fort?

D A F. Ie voy qui c'est, c'est Nerine, qui sort
De ce taillis, Nerine Nymphé aimée,
Qui de Diane est si fort estimée,
Qui belles mains, & qui beaux a les yeux,
Beau le maintien, qui tout a gracieux.

N E R. Il faut par moy que cette mort il sache,
A celle fin à tout le moins qu'il tache,
Puis que de ja son ame en est dehors,
De ramasser les reliques du cors
Si rien en reste, Ha pourette Silvie!
O triste sort! ô triste fin de vie!

A M. Helas! chetif, he, que sera cecy?
Qu'elle nouvelle aporte cette cy?

N E R. O ma Dafné. D A F. & quoy? que veux tu
dire?

TROISIÈME.

37

Seule parlant, qui fait que tu souspire,
 Nommant Siluie? NER. *helas! ie n'ay pas tort*
De souspirer un si mal-heureus sort.

A M. *Las! de quel sort mon cors d'ame se priue,*
*Mon cueur se glace, *helas!* est elle viue?*

DAF. *Dynous que c'est.* NER. *malheureuse pourquoi*
Faut il qu'à vous messagere ie soy
*D'une nouvelle, *helas!* qui tant me fache?*
Je la diray: car il faut qu'on la sçache.

Nue s'en vint Siluie à ma maison,
Comme ie croy, vous sçauiez la raison
Qui la força de venir ainsi nue,
Soubdain apres qu'elle fut reuestue,
Elle pendit en escharpe vn quarquois,
L'emplist de traits, s'arma d'un arc turquois,
Et me pria d'aller avecques elle
Vers la forest qui des Chesnes s'apelle,
Prendre la chaste, où aduis elle auoit
Que se trouuer mainte Nymphé deuoit:
(Eusse ie lors destourné son voiage)
Ie la suiuy, mais comme au bois sauuage
Nous arriuons, assez prez de nous sort
Outre mesure vn loup, & grand, & fort,
Qui sur les bords de sa bouche haletante
Lechoit l'esgout d'une escume sanglante.

K

A C T E

*Silvie vn traitt sur son arc encocha,
Tira sur luy, mais le traitt ne toucha
Qu'un peu le poil, qu'il print de sus la teste,
Au coup du traitt se rebuche la beste,
Voyant l'endroit elle court celle part,
Dedans sa main brandissant un grand dard.*

A M. *De ce discours, dont l'entrée me tue,
Quelle sera la mal-heureuse issue?*

N E R. *Ayant, comme elle, vn dard dedans la main,
Je cours apres, mais non assez soudain,
Si que donnant à son cours trop d'espace,
Mon œil la perd, ie ne suy que sa trace,
Je la suy tant, qu'au plus sombre & espez
Je me trouuay de la noire forez:
La comme ça, & comme de la j'erre,
Je vyle dard de Silvie par terre:
Comme du dard aprocher ie me veux,
Ie vis encor de ses dorez cheueus
Le voile blanc, que ma main sur sa teste
Auoit pozé: trançie ie m'aresté,
Autour de moy ie rouë mon regard,
Lors que ie vy sept loups d'une autre part
Lechant du sang, dont la terre estoit tainte,
Mon cueur saisi fut de nouvelle crainte
Voyant les vns, qui rongeoient acharnez,*

*Autour du sang quelques os décharnez,
Et si goulus les tenoit la curée,
Que bien loing d'eus ie me vy retirée
Sans estre veüe, & tremblante d'effroy,
A pas doublé, ie me rendy chez moy.*

*C'est l'accidant que vous vouliez entendre:
Et de Siluie autre nouvelle apprendre
Je ne vous puis, fors que j'ay raporté,
Tesmoing cruel, ce voile ensanglanté.*

*A M. Te semble peu, ce que tu viens de dire?
En peu de mots tu portes grand martire,
Comment ont peu tes yeux cet acte voir?
Tu as trop dict, nous trop voulu sçauoir.
O voile, ô sang, ô Siluie es tu morte?*

*D A F. La passion de la douleur l'emporte,
O de l'amour trop rigoureux effort!*

Aminte, Aminte, a'ie croy qu'il est mort.

*N E R. Ostez un peu, que le nez je luy tire,
A'il reuiet, ie le sens qu'il respire,
Ce ne sera que du dueil la rigueur,*

Qui faict tumber en symptome son cueur.

*A M. O dueil, par qui ma force est abatue,
Pourquoy mes-huy ta rigueur ne me tue?
Estant poussé d'un cours si violant,
Pour me tuer que tu viens à pas lant?*

ACTE

*Tu m'es cruel, pensant m'estre propice:
Mais à ma main tu laisses cet office:
Si tu le veux, ie suis contant aussi
De la charger de ce dernier soucy,
Qu'encor tu n'as iusqu'icy voulu prendre,
Ne le voulant, ou pouuant entreprendre.*

*Si ie ne suis, helas, que trop certain
De mon mal-heur, qui se montre en son plein:
Si ie n'ay, las! que trop grande assurance
Du cours fini de ma morte esperance,
Que fay-ie plus? qu'est ce que plus j'attans?
Mourons, mourons, de mourir il est tems.*

*Dafné, Dafné, enuers moy trop humaine,
Du coup mortel de ma mort lors prochaine
Vint donq ta main la mienne retarder,
Pour me vouloir à ce malheur garder?*

*Certes alors ma mort eut esté douce,
Quand ie voulu d'une roide secousse
Perçer mon sein, mais le ciel avec toy
M'en empescha, craignant, comme ie croy,
Que ie preuinse en ma mort desirée
La triste fin, qu'il m'auoit preparée.
Or qu'il a faiçt en son extremité
Ce quil pouuoit de plus de cruauté,
Il souffrira que mon trepas j'apelle,*

Souffre l'aussi, ne me sois plus cruelle.

*D A F. Aminte, attans, ta mort n'advance pas,
Jusques à tant qu'au vray de son trepas,
Soit faus, soit vray, la nouvelle on entende.*

*AM. He! que veux tu, que veux tu que i'attande?
Je n'ay que trop, hélas! trop attendu,
Je n'ay que trop, hélas! trop entendu.*

NER. Eust aujourdhuÿ sans langue esté ma bouche.

*AM. Si la pitié, belle Nymphe, te touche,
Vn don fay moy de ce beau voile blanc,
Indigne d'estre empourpré de ce sang,
Qui de Silvie, en son sort deplorable
Est le seul reste, & triste, & miserable,
A celle fin qu'avecques moy toujours
Il m'accompaigne en ce tant peu de cours,
Qu'ores de voie, & de vie il me reste:
Qu'il soit l'honneur de mon convoÿ funeste,
Et qu'à tous coups ce beau voile voiant,
De deuil mon œil soit toujours larموiant,
A celle fin que plus roide j'attire
Pour me tuer, le trait de mon martire:
Mais le martire aura bien peu d'effort,
S'il a besoin de secours pour ma mort.*

*NER. Doy-ie accorder, ou nier sa requeste?
Je crain le coup de sa mort qu'il apreste:*

ACTE

*Ce qui te faiët de ce don me prier,
Me faiët aussi ce don te dénier.*

*A M. Si petit don tu me nies cruelle?
Mesmes au point de la mort, qui m'apelle,
En cecy mesme, encor iusqu'à ma fin
Cruel se montre enuers moy le destin:
Je n'en veux point, qu'en tes mains il demeure,
Vous demeurerez encor à la bonne heure:
De moy, ie veux autre chemin tenir,
Et ie m'en vay pour plus ne reuenir.*

*D A F. Aminte, attans, escoute ie te prie:
Las! comme il part, avec quelle furie?*

*N E R. Son pié leger le porte si soubdain,
Que pour l'attaindre, on le suiuroit en vain.
Il vaut donq mieux poursuiure mon voiage,
Et ne porter encores le message,
De cette mort à Montan mal-heureux.
„ Trop tost se sçait vn cas mal-encontreux.*





ACTE QUATRIESME
SCENE PREMIERE.

Dafné, Siluie, Chœur.

D A F N E.

P *VISSE le vant, au mouuoir de son
esle
Perdre dans l'air avecques la nouvelle
De ton trespas, à tous si desplaisant,
Tout ton mal-heur, où futur, où presant.
Loué soit Dieu, tu es & viue & saine,
Et toutefois n'aguieres pour certaine
M'estoit ta mort, tellemant accordant
Le vray-semblable estoit à l'accidant:
Grand de ta mort estoit certes le sine,
De la façon que ie contoit Nerine,
L'eut le dieu Pan, pour ce faus bruit qui court,
Faiçte muette, où bien quelque autre sourd.
SIL. l'eu grand danger, voire de telle sorte,
Qu'elle eut raison de me croire estre morte.*

ACTE

D A F. Elle n'eut pas trop de raison pourtant
Comme elle fist de l'aller raconter:
Mais soit par toy la chose racontée,
Comme elle aduint, & comment euitée.

S I L. Suiuuant vn loup, que descouuert i'auois,
Je m'enfonçay dedans le cueur d'un bois,
Et si auant, que ie perdy ma chasse,
Perdant du loup & la veüe, & la trace:
L'ayant perdu comme de ça, delà,
Ie recherchoy de sortir hors de la,
Voicy le loup, duquel j'estois en queste,
Que ie cognu à vn trait, qu'à la teste
Comme vn panache il portoit attaché,
Qui de ma main auoit esté fiché.

Il n'estoit seul, il auoit pour escorte
Neuf, ou dix loups, qui d'une beste morte
Mengeoient le cors, les membres tirassant.

Le loup blessé, ie croy, me cognoissant,
Aiant sa bouche & sanglante, & baueuse,
Vers moy s'en vint, d'une façon hideuse:
Je l'attandoy avec vn cueur ozard,
Et de ma main ie brandissois vn dard:
Tu le sçais bien si ie suis la maistresse
De bien bleßer, & si pleine d'adresse,
En le jugeant avec vn œil certain,

Guere

QVATRIÈSME.

41

Guere jamais j'eslance coup en vain.
Comme ie vy avec vn iuste espace,
Qu'il estoit temps que le dard j'eslançasse,
Estant le loup proche moyenement,
Ie l'eslançay, mais ce fut vainement.
Car loing du loup le dard porta ma force
Encontre vn arbre, entamant son escorce:
Lors de plus belle il marcha deuers moy:
Moy qui le voy si prez, & qui cognoy
Qu'il ne falloit en l'attendant, m'attendre
D'uzer de l'arc, ne pouuant alors prendre,
N'ayant qu'un arc, d'autres armes secours,
I'eu perdant cueur à la fuite recours:
Ie fuy, fuiant la crainte m'esperonne,
Lui me suiuant, d'assez prez me talonne.
Ores entens ce que sçauoir tu veux:
Aiant vn voile autour de mes cheueus,
L'effort du branle à demi le déploie,
Et en courant par vne estroite voie,
Ce voile fut d'une branche acroché,
Je reßen bien mon cours estre empesché:
Mais ie ne sçai pourtant ce qui m'arreste.
I'entre-doubtoi, si c'estoit point la beste,
Pour ne mentir, lors la peur du trepas
Fit redoubler la force de mes pas:

L

A C T E

*La branche encor toute fois ne me lâche,
Mais à la fin ie fay tant que j'arrache
Mon chef du voile, en laissant atachez
Auecques luy, maints cheueus arrachez:
Et tellemant empennez par la crainte
Furent mes piez, que ie ne fus attainte:
Et de ce bois sauue ie me sauuay.*

*Tu sçais apres comme ie te trouuay
Toute estonnée, en m'estonnant, esmeüe,
Que de te voir estonner à ma veüe.*

DAF. *Helas! tu vis, vn autre ne vit pas.*

SIL. *Plains tu que j'aye euité le trepas?
Me hays tu tant? as tu sur moy d'enuie?*

DAF. *Je ne m'en plain, ie me play de ta vie,
Mais le trepas d'vn autre ie plain fort.*

SIL. *La mort de qui?* DAF. *c'est d'Aminte la mort.*

SIL. *Las! comment mort? quelle mort si soubdaine?*

DAF. *Quelle sa mort, ny la voye certaine,
Je n'en sçay rien, mais ie la croy pourtant.*

SIL. *Que me dy tu? que me vas tu contant?*

*Qui charge l'on d'auoir couppé la trame
De ses beaux jours?* DAF. *ta mort en a le blasme.*

SIL. *Ie ne t'entens, parle plus clairement.*

DAF. *C'est que le bruit, qui courut fauçemant.*

De ton trepas, pour luy trop deplorable,

QVATRIESME.

42

*Aura porté au poure miserable
Où le lien, ou le fer, qui sanglant
Aura cherché son trepas violant.*

*SIL. Vain le soupçon sera de la mort sienne,
Comme vain fut le soupçon de la mienne:
Chacun qui peut, veut sa vie sauuer,
Cerchant la mort on ne la veut trouuer.*

*D A F. Par toy cela tu iuges! ô Siluie,
Par toy, d'amour qui n'eus jamais enuie,
Et qui ne sçais, ne crois le feu cuisant,
Que va l'amour dans vn cueur atisant,
Ie dy vn cueur de chair, vn cueur sensible,
Non pas vn cueur de rocher insensible,
Comme est le tien? mieux t'eust valu, croy moy,
Aimer celuy, qui t'aimoit plus que soy,
Plus que son œil, & plus que sa paupiere,
Plus que son cueur, & plus que la lumiere.*

*Je croy sa mort quant à moy, car ie sçay
Qu'il à le cueur pour en faire l'essay:
En luy j'ay veu ce que peut vn martire,
Je le vy lors que du bouquin Satyre,
Il te garda de te voir deflorer,
Et qu'à la fuite il te vit retirer,
Lors qu'il deuoit t'attendre plus propice
Pour le guerdon d'un si digne seruice:*

L ij

ACTE

Je le vy lors d'un dard armer sa main,
Prendre son bout, le presanter au sein,
Et recherchant vne mort desirée,
Lancer son cors sur la pointe azerée,
Ne montrant rien, qui montraist de sentir
Dedans son cueur vn triste repentir,
Où que ce fut quelque coup de faintize,
Car il passa vestemant & chemise.
Sous la chemise, encor passa la chair,
Là où son bout le sang alla chercher,
Sentant le coup, sur le coup il se pouffe.
Et tant lancée estoit ja la secousse,
Que de ce coup il eust son cueur perçé,
Cueur que tu as plus durement blebé,
Mais sur le dard sa cheute estant ja preste
En acourant de ma main ie l'arreste.

Mais, las! ie crain, que ce coup lors trompeur,
Qui ne fut rien, dont ie n'en que la peur
Soit seulemant vne preuue asurée
De sa fureur en sa mort coniuérée,
Pour puis aprez montrer plus furieux,
La voye ouuerte au fer audacieus.

SIL. Que me dis tu? las! ie fu trop cruelle.

DAF. Je vy aprez alors que la nouvelle
De ton trepas raconter on luy vint,

QVATRIESME.

43

Qu'il se pasma, que my-mort il devint,
Puis s'en partir d'une vitesse extreme
Tout furieux, pour se tuer soy-mesme:
Et puis qu'un coup il s'est euertué
De se tuer, il se sera tué.

SIL. Seroit il vray? D A F. il est trop veritable.

SIL. Las! que tu fus, Dafné, peu secourable,
De ne le suivre, afin de l'empêcher,
Helas! alons, courons pour le chercher,
Si pour ma mort mourir il eust envie,
Il doit rester en vie, pour ma vie.

D A F. Je le suiuy, mais si roide il courut,
Que de mes yeux soudain il disparut,
Restant sans trace, ainsi resta ma suite:
Ou irons nous ores, si de sa fuite
Aucun vestige encores nous n'avons?

SIL. Mais il mourra si nous ne le trouuons,
Et luy laissant sa volonté pour guide
Las! de soy-mesme il sera l'homicide.

D A F. Tu crois, ie croy, qu'il te fait un grand
tort,

De te ravir la gloire de sa mort:
O en amour, trop cruelle, & trop fiere,
Tu voudrois donq en estre la meurtriere
Ne te semblant l'acte asses inhumain,

A C T E.

*Si son trépas n'est porté de ta main,
Console toy, car d'où la mort luy vienne,
Il meurt pour toy, & la cause en est tienne.*

*S I L. Helas! du sein tu m'arraches le cueur,
Et le cruel & sanglant creue-cueur
De son mal-heur, dont tu m'as dit l'histoire,
S'encruellist avecques la memoire
De ma trop fiere, & rude cruauté,
Que ie souloy nommer honesteté:*

*Comme elle estoit: Mais, las! ie le confesse,
Ie la gardoy avec trop de rudesse,
Je m'en aduise, & tard ie m'en repens.*

*DAF. Qu'est ce que i'oy? dieu qu'est ce que i'entens?
Piteuse toy; si superbe & farouche,
Croire qu'au cueur quelque pitié te touche?
Que tu en ais le moindre sentiment?*

*Que tu le plains? d'où vient ce changemant?
Ce cry plaintif, d'amour est ce vne plainte?*

*S I L. Non pas d'amour, car vne seule atteinte
Je ne ressents d'amour ny d'amitié,
Ce cry plaintif, c'est vn cry de pitié.*

*DAF. Ha! la pitié, comme vne avant-courriere
Est de l'amour: Ainsi que la lumiere,
D'vn prompt escler, est message à nos yeux
Du chaud tonnerre, escroulé dans les cieux.*

CH. Ains bien souuant, quand par voyes secrettes
 Cercher l'entrée Amour veut à cachettes
 Des vierges cueurs, d'où l'auoit rebutté
 Vne seueré, & sage honesteté,
 En la pitié luy-mesme il se transforme,
 Prend son habit, se compose à sa forme,
 Par ce fantosme abuseur atirant
 Les simples cueurs, dont le maistre il se rend.

DAF. Ha! cette plainte est trop long tems suiuié,
 Elle est d'amour, aimes tu point Siluie?
 Tu ne dy mot, tu aimes, mais en vain:
 Qu'Amour est fort, voiez comme sa main
 Tres-justement vn chatimant enuoye
 Sur cette-cy, que sa flamme foudroye.

Las! poure amant, mal-heureus de tout point,
 Comme l'abeille en l'endroit qu'elle espoint
 Cloue sa mort, & lors qu'elle esguillonne,
 Laisse sa vie aus playes qu'elle donne,
 Avec ta mort tu as finalement
 Ainsi perçé son cueur de diamant,
 Que de blesser tu n'eus onq la puissance
 Durant ta vie: or si, comme ie pense,
 Esprit errant, encor sujet d'Amour,
 De ce lieu cy tu vagues à l'entour,
 Entens ses pleurs, voi son triste visage,

ACTE

*Esjouy toy d'un si beau tesmoignage,
Amant en vie, aimé apres ta mort,
Et si iugé tu estois par ton sort
De n'estre aimé que par ta mort cruelle,
Et si encor cette fiere rebelle
Le desiroit, & auoit entrepris
Son amitié te vendre à ce seul pris:
Tu n'as voulu pour la rendre contente,
Rabattre rien du pris de son attante,
Ayant constant, suiuant sa volonté,
Avec ta mort son amour acheté.*

*CH. Pris par trop cher à qui paya la debte,
Pris inutile à qui fit la recepte,*

*SIL. Peusse ie! ô Dieu, pour mon dueil arrester,
Par mon amour, sa vie racheter,
Où bien plus tost, par ma vie la sienne,
Sil est ainsi que la mort le retienne.*

*DAF. O tard, & sage, & pleine de pitié,
Quand rien ne sert cette tarde amitié.*

SCENE



45
SCENE SECONDE.

Messager. Ch. Sil. Daf.

M E S.

M E S. *Le cueur me bat, tout eue j'ay mon vi-
sage,
Et de pitié, & d'horreur, mon couraige
Je sens si plein, que deuers quel costé
L'oreille tende, ou que l'œil soit jetté,
Chose ie n'oy, chose ne se presante,
Qui ne m'attriste, & qui ne me spouuante.*

CH. *Que peut porter cettui-cy, qui troubler
Luy puisse ainsi la veue, & le parler?*

M E S. *A mon regret j'apporte la nouvelle,
Qu'Aminte est mort d'une mort tres-cruelle.*

S I L. *Las! que dit-il?* M E S. *Aminte, de ces bois
Sur tous pasteurs, le pasteur plus courtois,
Qui fut si noble, & d'esprit, & de face,
Qui fut si beau, qui eust si bonne grace,
Qui si gentil fut par tout estimé,
Bien veu de tous, des Nymphes bien aimé,
Dont bien souuant il conduisoit la dançe,
Est mort, helas! encor en son enfance,
Est mort, est mort, il a santé l'effort*

M

ACTE

D'un coup mortel: mais las! de quelle mort!

CH. *Dy nous que c'est, pour plaindre l'infortune
Auecques toy d'une perte commune.*

SIL. *Helas! chetive? helas! ie n'oze pas
Vers cettui-cy, aduançer vn seul pas,
Pour escouter ce qui par trop me fâche,
Et qu'à la fin il faudra que ie sache.*

*Mon cueur felon, mon cueur sans sentiment,
He! d'où te vient cet espouuantement?
D'où cet effray? d'où la peur qui te presse?
Va cueur trop fier, trop plein de hardiesse,
Va comme butte à nu te presanter
Aus traits poignans que cettuy cy porter
Vient sur sa langue, aus nouvelles qu'il porte,
Montre le fiel de ta rigueur trop forte.*

*Pasteur ie vien pour ma part recevoir
A la douleur que ie doy seule auoir,
Et que promet ta nouvelle éplorabile
A ces pasteurs: seule à moy conuenable
Est ce discours, sa douleur ie reçoÿ,
Comme vne chose appartenante à moy
En mon endroit n'en sois doncques auare.
Ie la veux toute, ailleurs ne la separe.*

MES. *Nymphe ie croy, ton parler estre vray,
Et vray tesmoing, à mon regret, ie sçay,*

Quand le chetif voulut finir sa vie,
 Qu'il la finit nommant toujours Silvie.

D A F. Meshuy commence à vouloir raconter
 La triste mort, que tu viens nous porter.

M E S. J'estois au pié d'une colline basse,
 Avec mes rets ayant dressé ma chasse,
 Lors que ie vy en bas, fort prez de moy,
 Passer Aminte, ayant ie ne sçay quoy
 De tout confus, de par-troublé courage,
 Qui luy changeoit le geste & le visage:
 Je cours vers luy, & courant ie sy tant
 Que ie l'attain, tout à coup l'arrestant.

Il me dit lors: Ergaste, ie desire
 Vn bien de toy, & c'est que me conduire
 Tu vueille au lieu, où ie m'en veus aller,
 Tesmoing d'un faict, que ie ne veus celer,
 Mais d'un sermant, que lon ne puisse enfreindre,
 Ie veus plus tost à moy ta foy contraindre,
 Que t'esloignant tu ne mettras la main
 Pour empêcher l'effect de mon dessein.

Moy, qui i jamais n'eusse creu sa pençée
 Si follement pouuoir estre poussée,
 Par son sa main serrant estroitement,
 Je lui jurai maint horrible sermant,
 En apelant Pan, Pales, & Pomoune,

ACTE

La noire Hecate, & le grand Dieu qui tonne.

*Lors il partit, & se mettant deuant,
Me conduisit ou plus haut s'esleuant
Va la montaigne, en for-jettant, hautaine,
Vn precipice enfondré dans la plaine:
Il m'y mena par maint rocher pointu,
Car nul chemin est en ce lieu battu.
Là il s'arreste, avec lui je m'arreste,
Mais ie senti les cheueus de ma teste
Se herisser, quand ie voulus en bas
Fetter mes yeux, tellement que trois pas
Tout en fraieur du bord ie me retire:
Lors il montra comme vn petit sous-rire,
Si que sa face vn peu se serena:
Quelque seurté ce rire me donna:
Soubdain vers moi con-tournant son visage,
Il dit ces mots d'vn assuré langage:
Fais aus pasteurs, & aus Nymphes sçauoir
Ce que bien tost ici tu pourras voir.*

*Puis regardant la pante de la roche
Il dit ainsi: si j'auois aussi proche
A mon desir, si propre à mon courroux
I'auoi la bouche, & le gozier des lous,
Comme ie trouue à mon desir propice
De ce rocher l'horrible precipice,*

QVATRIESME.

47

Je ne voudroy prendre vn nouuel effort,
Ains ie voudroy passer la mesme mort,
Qu'en trépassant a passé ma Siluie.
Je suis touché de la cruelle enuie
De ressentir mon cors infortuné,
Membre aprez membre estre ainsi descharné,
Que deschirée & de dents & de patte
Fut (ô pitié) sa chair si delicate:
Mais ne pouuant jouir de ce plaisir,
Veu que le ciel desnie à mon desir
Des animaus la bouche deuorante,
Pour mon trepas il faut qu'ores ie tante
Nouueau chemin, en prendre vn il conuient:
Que si ce n'est celui qui m'apartient,
C'est le plus court. Siluie, ie m'auoie,
Mon ame à toi pour compagne j'enuoie,
Si ton desdain ne la desdaigne pas:
Et plus contant ie prendroy le trepas,
Si j'emportoie aumoins cette asurance,
Que mon amour et sa perseuerance,
Et que me voir mort encor te suiuant,
Ne t'ennuiast comme de ton vivant,
Et qu'asuré ie fusse, que finie
Fust ta colere avec ta douce vie.
Je te sui donq, ie vai, Siluie, à toy,

ACTE

Silvie, hélas! Silvie, reçois moi.

*Ces mots finis, d'une folle assurance,
La teste en bas, iusqu'en bas il s'eslance.*

DAF. *Ha! poure Aminte. SIL. ô de se espoir caché.*

CH. *Pourquoi par toy ne fut il empêché?*

Ne fut ce point pour garder assurée

Ta foy promise, & par les dieux jurée?

MES. *Non, ie n'eu pas si peu de jugemant:*

Car mesprisant ma foy & mon sermant

(Veu qu'en tel cas le sermant point ne lie)

Fa preuoiant quelle estoit sa folie,

Et le dessein qu'il auoit entrepris,

En accourant, de ma main ie le pris,

O cruel sort, ô fortune trop dure,

Par ce cordon luy seruant de ceinture,

Qui se trouuant n'estre assez renforcé,

Pour soustenir de son cors ja lancé

Le fais poissant, en deus pars se dechire:

Le cors tumba, la ceinture ie tire.

CH. *Et que deuint son cors infortuné?*

MES. *Je n'en sçai rien: ie fu tant estonné,*

Tant plein d'horreur, de pitié tout ensamble

(En y pençant tout encores ie tremble)

Que ie n'eu pas le courage assez fort

De regarder le bris de son cors mort.

C H. O cas estrange! ô estrange merueille,
 Estrange amour, qui n'as point ta pareille!
 S I L. Las! ie ne suis, ie ne suis point de chair,
 Helas! ie suis, ie suis vn vray rocher,
 Puis que j'ay peu sçauoir cette nouvelle,
 Sans que la mort à mon secours j'apelle.
 Las! s'il est vrai que le faus bruit de mort
 De celle là, qui le haioit si fort,
 L'ait faict mourir: il seroit raisonnable
 Qui le vray bruit de la mort veritable
 De celui là, qui, las! m'aimoit si fort,
 Rauist ma vie & aduançast ma mort.

 Ie le veus bien, ie veus qu'il me l'aduance,
 Et si le dueil selon mon esperance,
 Ne peut assez, le fer l'aduancera,
 Où ce cordon, qui mon col pressera,
 Qui sans raison, par vn sort qui domine,
 De son seigneur n'a suiui la ruine,
 Mais à resté, pour estre le vengeur
 De sa fin triste, & venger ma rigueur.

 Ceinture, helas! & mal-heureuse & traistre.
 Ceinture, helas! d'vn plus mal-heureus maistre,
 Ne te plains point, si suiui tu n'as pas
 Le precipice, où il print son trepas:
 Tu as resté encontre mon offence,

ACTE

Pour instrument de peine & de vengeance.

*Je deuoï lors, certes lors ie deuoï,
Quand vn desir tout contraire j'auoi,
Sa compagne estre, alors qu'il fut en estre:
Mais puis que lors ie ne la uoulus estre,
Par ton moien me sachant estouffer,
Je lui serai sa compagne en enfer.*

CH. Console toi chetive, & l'infortune

Ne mets sur toi, c'est vn coup de fortune.

SIL. He! qui vous meut pasteurs de plaindre ainsi?

Si vous plaignez mon douloureux souci,

Rien de pitié celle la ne merite,

En qui l'amour & la pitié n'habite,

Qui de pitié jamais rien n'accorda

A celui la, qui pitié demanda.

Si vous plaignez la mort infortunée,

Que l'innocent Aminte s'est donnée:

Peu sont les pleurs d'un œil se desbordant

Pour pouuoir plaindre vn si grand accidant:

Et toi, Dafné, soit ta plainte arrestée,

Puis que moi seule ay la cause portée:

Cesse tes pleurs, vien chercher avec moi

(Non pas aiant pitié de mon esmoi,

Ains de celui qui iustice demande,

Et meritoit vne pitié plus grande)

Ce

QVATRIESME.

49

Ce cors brizé, qui fut *belas!* si beau,
Et l'apiessons pour luy donner *tumbeau:*
Ce seul desir garde que des cette heure,
Sans plus tarder, de ma main ie ne meure.

Qu'a son amour, *belas!* ie doy beaucoup:
Tout lui paira ma main par vn seul coup:
Mais ie luy veux cet office funeste
Plus tost paier, puis qu'autre cas ne reste,
Pour recognoistre & l'amour, & la foy,
Que trop constant il eut toujours à moy:
Et bien qu'encor ma main abominable
Contaminaſt cette œuure charitable,
Il ne l'auroit toutefois à desdain,
Et luy viendroit l'ouurage de ma main
Toujours à gré, car jusqu'au point extreme
De son trepas, il a montré qu'il m'aime.
DAF. Ie suis contante avec toy m'employer
Pour cet effect: mais vueilles oublier
Ce fou desir, & n'ayes point enuie
Après cela mettre fin à ta vie.

SIL. J'ay jusqu'icy ingratte eu volonté
Vescu pour moy, & pour ma cruauté:
Mais si rien plus de vie il me faut suivre,
Je ne veux plus, que pour Aminte viure,
Si non pour luy, pour le moins ie viuray

N

ACTE

*Pour son cors mort, que bien tost ie suiuray.
Car ie ne puis, sans luy sacrer mon ame,
Trainer plus loing de ma vie la trame,
Sans tout à coup quelque moien trouuer,
Pour son obsequ, & ma vie acheuer.*

*Mais, ô pasteurs, laquelle voie amene
Par le plus court, jusques dedans la plaine,
Où le rocher montre d'un lieu plus haut
Le precipice avec vn plus grand saut?*

*CH. Voila la voye. D A F. alons, car ie desire,
Estre ta guide, & au lieu te conduire:
Trop bien, trop bien ie ramantoy le lieu.*

*S I L. Adieu pasteurs, adieu pasteurs, adieu,
Adieu les bois, adieu forests ombreuses,
Adieu ruisseaus aus riuies escumeuses.*

*M E S. Cette cy montre au propos qu'elle tient,
Que de ce lieu l'amour ne la retient
Pour reuenir, & par mauuais presage
Dire un adieu, pour un dernier voiage.*





ACTE CINQVIÈSME.
SCÈNE PREMIÈRE.

Elpin, Chœur.

ELPIN.



*Ertainement les amoureuses
loys*

*Qu'Amour escrit des traits de
son quarquois*

*Dedans les cueurs que d'aimer
il inspire,*

Fondant par la le droit de son empire,

Ce ne sont point des loys d'iniquité,

Qui d'un tyran suivent la volonté,

Loys sans raison, sans regle ny police,

Loys qui n'ont point la forme de iustice:

Et c'est à tort que l'on a condamné

Ce que ces loys en nous ont ordonné,

Qui font cognoistre, avec leur obseruance,

Leur haut mistere & leur grand prouidance.

O par quel art, par quels moiens tenus,

A C T E.

*Et par combien de chemins incognus
Conduit il l'homme, & doucement le laisse
Au paradis d'amoureuse liesse,
Et haut leué le rend aux dieux esgal,
Alors qu'il pençe estre au fonds de tout mal.*

*Voudriez vous voir chose plus remarquable,
Et qui peut rendre Amour plus admirable,
Que voir qu'Aminte il ait precipité,
Du precipice à coup l'ayant monté
Sur le sommet, le plus haut que desire
Celuy qui souffre un amoureux martire?*

*Heureus Aminte, Aminte encor heureux,
Et dautant plus que tu fus mal-heureus:
Or m'asurant avecques ton exemple,
Faisant d'encens d'Amour fumer le temple,
Il m'est permis d'esperer quelque jour,
(Soit quand ce soit au vouloir de l'Amour)
Que cette belle & cruelle meurtriere,
Qui tient mon ame en ses mains prisonniere,
Qui sous un ris de pitié m'a jetté
Le fer meurtrier de sa grand cruauté,
Touchée au cueur par vne pitié vraie,
Me guerira de cette dure plaie,
Que dans mon cueur, gagnant mon amitié,
Porta le coup de sa feinte pitié.*

CINQUIESME.

51

CH. *Celuy qui vient, c'est Elpin qui se montre
Estre tout plein d'agreable rencontre,
Tout seul il parle, en Aminte resuant,
Parlant de luy, comme s'il fut viuant,
Bien-fortuné, bien-heureux il l'apelle:
O des amans la loy par trop cruelle!*

*Peut estre il croit heurus estre l'amant
Qui meurt, & mort, trouue finalement,
Que la pitié touche au cueur sa maistresse
Nommant cela paradis de liesse,
Et il espere en ce contentemant.*

*Voiez vn peu avec quel faus paimant
Après l'ennuy d'une si longue attante
Ce dieu trompeur ses seruiteurs contante.*

*Elpin, dy moy? le sort t'a il jetté
Si mal-heureux en telle extremité,
Que de nommer la mort bien fortunée,
Qu'infortunée Aminte s'est donnée,
Auecques luy desirant mesme sort?*

EL. *Soiez joieux, Aminte n'est pas mort,
Et fauce fut la rumeur paruenue
Jusques à vous, de sa mort aduenue.*

CH. *He! que dystu? vray donq il ne fut pas,
Que du rocher il se jettast en bas?*

EL. *Il fut bien vray, mais il trouua propice,*

ACTE

L'eslançement de ce haut precipice,
Et courageus en ce dernier effort,
Sous une triste image de la mort
Trouua sa joie & retrouua sa vie.

Ores il est de sa Nymphe Siluie
Entre les bras, qui en le rebaizant
Seche les pleurs, que par son heur presant
Doubteus il tire, autant vers luy piteuse,
Que cy-deuant elle fut desdaigneuse.

Or ie vay voir si trouuer ie pourray
Le pere d'elle: & la ie le menray
Si ie le trouue, où tous deux ils l'attendent,
Pour acheuer ce qu'ensemble ils pretendent:
Car pour toucher à leur contentement,
C'est son vouloir qui manque seulemant,
Et qui prolonge avec impatience
De leurs vouldoirs la nociere aliance.

CH. L'age est pareil, pareil est leur desir:
Le bon Montanne scauroit mieux choisir:
Il a souhait que sa fille luy laisse
Des petits fis, bastons de sa vieillesse:
Et c'est pourquoy tout asuré ie tien,
Qu'à leur vouldoir s'accordera le sien.

Mais, ô Elpin, de grace que notoire
Nous foit par toy le vray de cette histoire:

*Di nous quel dieu, quel demon, où quel sort
Aminte peut garantir de la mort.*

*EL. Je le veux bien, oiez, prestez l'oreille
A ce discours plein d'estrange merueille.*

*Et Tirse & moi, en faisant maints discours,
Nous promemions, parlans de nos amours,
Prez de ma grotte, en chonque reçelée,
Qui sur-advance au pié de la vallée,
Dont la montagne estant à l'environ
Faiët de la plaine, & d'elle son giron:
Alors qu'un cry, venant à l'impourueü,
En haut tira les rays de nostre veü:
Voir ruiner un homme du plus haut
De la montagne, & en bas faire un saut
Ce fut tout un: or parmy les creuasses
Des durs rochers sortoient en maintes places
Herbes, buissons, hayes, arbres moussus,
Ronces, rameaus, l'un à l'autre tissus,
Ainsi nature & le dezert les lie.*

*Au haut de nous sus-pendoit en saillie
De ces buissons, un touffeau des plus fors:
Là donna coup la cheute de ce cors:
Mais bien qu'au coup tout ce touffeau s'affaisse
A jour percé, & couler il le laisse
Iusqu'à nos piez, il luy seruit beaucoup,*

A C T E

Pour amortir de la cheute le coup,
Qui ne fut pas par ce moien mortelle,
Comme on jugeoit: & toutefois fut telle,
Qu'il demoura vne heure devant nous
Tout hors de soy, sans haleine & sans poux.
L'effray nous print, la pitié, le silance,
Lors que de luy nous eusmes cognoissance:
Mais cognoissans que mort il n'estoit pas,
Et qu'euter il pourroit le trepas,
Nous prenons cueur: Tirse me faiët entendre,
Qu'a ce party l'amour l'auoit faiët rendre:
Mais ce pendant que nous tachons trouuer
Quelque moyen, qui le peut rauuer,
Aiant mandé par vn vite message
Alphesibée, à qui Phœbus l'vsage
De medecine aprandre lors voulut,
Qu'il me donna (&) le cistre & le lut,
A nous Dafné, & Siluie suruindrent,
Qui tesmoignoient aus propos qu'elles tindrent,
Cerber ce cors, qui s'estoit eslançé,
Qu'elles pençoient estre ja trépassé.
Mais aussi tost que Siluie cognoistre
Peut son Aminte, en vn si piteux estre,
Et voit sa face, où l'œil elle a jetté,
Descolorée avec tant de beauté

Que

Que jamais fleur sous la chaleur cuisante
Si doucement ne se vit pallissante,
Qu'elle le vit si vainement languir,
Qu'il ressembloit, comme au dernier soupir
Rendre son ame. haussant lors sa parole,
Ny plus ny moins qu'une bacchante folle
Courut, frapa à coups de poing son sein,
Et sur ce cors laissa choir son cors vain:
Touche le front, le pous elle luy touche,
Ioinct face à face, & la bouche, à la bouche.

CH. A elle donq, qui si cruelle estoit,
La honte alors ce desir n'arrestoit?

EL. Au foible amour la honte vn retien porte:
Mais foible elle est la où l'amour est forte.

Puis mille cris enuoiant jusqu'aus cieux,
Deus gros surjons elle ouurit de ses yeux
De pleurs, tesmoings de son triste courage,
D'eus arrosant le palle & froid visage
Du poure Aminte; & telle force il print
Avec cette eau, qu'à soy tout il reuint:
Et tel qu'on voit vn homme qui sommeille,
Qui demi dort, & demi se reueille
Ouurit ses yeux, & foible & sans vigueur,
Vn triste, hélas! tira du fonds du cueur:

ACTE

Mais cet *belas!* que piteus en la sorte
Il fit sortir de sa bouche *my-morte*,
Trouua *Silvie*, & *Silvie* a baillist,
Qui de sa bouche en sortant l'accueillist.
Là, cet *belas!* poussé de la tristesse,
Fut radoucy d'une lente lieffe.

Qui pourroit dire, en quel plaisir tous deux
Ils se sont veus, estans comme douteus
De leur *trepas*: & or voiant en vie,
Silvie, *Aminte*, & *Aminte*, *Silvie*,
Aminte estant de l'amour a suré,
Qu'en sa *Silvie* il auoit desiré,
Et se sentant avec mainte caresse,
Entre les bras de sa belle maistresse:
Que celui là, qui a gardé sa foy
Ferme en son cueur, le juge ores par soy.
Mais cet effect, vainqueur d'un tel martire,
Non plus iuger ne se peut que redire.

CH. *Aminte* donq est si sain, & si fort,
Qu'on ne craint plus le hazard de sa mort?

MES. *Aminte* est sain, mais du buisson sauuage
Esgratigné se montre son visage,
Et comme à peine encor il se soustient:
Mais ce n'est rien, & pour rien il le tient.

CINQUIESME.

55

Bien-heureux luy, qui de telle assurance
De son amour sellée a la constance,
Et de l'amour cueille ores les fruits doux:
A qui desdains, soucis, tormants, courroux,
A qui mespris, cruantez, & repousses
Rendent d'amour les aproches plus douces:
Mais trop ie tarde à celuy qui m'attan:
Adieu vous dy, ie vray trouuer Montan.

CH. Je doute fort que du pasteur Aminte
Tant d'amertume, & de fiel, & d'absynthe
Qu'il a goustée en aimant, en pleurant,
En se plaignant, en se desespérant,
Soit radouçie, & ores le contente
Par aucun miel d'une faueur presante.

Mais s'il est vray, qu'esprouvé soit de tous
Après le mal, le bien toujours plus doux,
Je le proteste, Amour, ie ne demande
Cet heur plus grand, cette faueur plus grande:
Bien-heure ainsi ceus qui ont acheté
Cet heur au pris de l'auoir merité.

Mais fay bien tost qu'en amour me contente
Ma Nymphé aimée, avecques peu d'attente,
Peu de priere, & bien peu de tormant
De nos plaisirs soit l'assaisonnemant,

ACTE

*Non tant de maux, non tant de griefs martires,
Ains petits pleurs, suiuis de dous sous-rires,
Petits clins d'yeux, petits mots de courroux,
Petits desdains, & rebuttemants dous,
Petite guerre, & qui bien tost s'acheue
Par une paix, où bien par une treue.*

F I N.





OLIMPE
IMITATION DE L'ARIOSTE.

A
LA ROINE

DE NAVARRE.



VSES venez à moy, de loing ie
vous apelle,
N'ozant aller à vous sur la croupe
jumelle.

Pour m'en estre esloigné ie crain
vostre courroux,

Et comme vn fay-neant estre chassé de vous,
Hué, montré au doit, mis hors de la carriere,
Où le cours des sçauants esleue la poussiere.

Helas! ie me fi tort me voulant estranger
De vous neufuain troupeau, pour le soing mesnager.
Venez donques vers moy, faiçtes moy cette grace,
Où biè permettez moy, qu'en grim pant sur Parnasse
Ie voise vous trouver sur le plus haut coupeau,

OLIMPE.

*Non pas pour y chercher vn sentier tout nouueau,
Où quelque autre auant moy sur la terre pressée,
N'ait des piez de ses vers vne marque tracée.*

*Je cherche le recoing d'vn grand chemin battu,
Où le dous Arioste en vers s'est esbatu*

*Y cueillant maint laurier: vn desir m'espoingonne
A glanner les rameaux dont il fist sa couronne,
Pour sacrer l'immortel de leur verte couleur
A celle qui nous sert & de perle, & de fleur,
Qui tient la royauté sous vn nombre ternaire,
Femme, & fille de Roy, aiant vn Roy pour frere.*

*Muses, en sa faueur, secourez mon dessein,
Vous m'aidez, ie le sens, vous me tendez la main
Oiant son nom royal. A vous donq ie m'adresse
Et vous offre ces vers, ô Royale Princesse,
Puis que par vous la Muse ores m'apelle à soy,
Et qu'en vostre faueur, sa faueur ie reçooy.
Pour vous donq, & par vous, sur Parnasse ie grimpe
Pour chanter les amours de Birene & d'Olimpe.*

Olimpe estoit princesse, en qui les cieux amis
Vn miroür de beauté sur la face auoient mis:
Pour son pere elle auoit le Conte de Holande:
Birene son voisin estoit Duc de Zelande.

Or ce Birene estoit vn Prince jeune & beau,

Qui auoit le taint frais, le menton damoiseau,
Les gestes attraians, les parolles mielleuses,
Et les regards poignans de fleches amoureuses:
Et celle qui premiere en sentit les efforts,
Auecques la rigueur de mille & mille morts,
Ce fust la belle Olimpe, Olimpe trop fidelle,
Qui jugeant sa beauté loger vne ame belle,
S'en-amoura de luy, apres que langoureux
Il eust peint sur sa face vn torment amoureux,
Qu'il eust pris des amans toutes les feintes armes,
Que par art il eut faict grossir ses yeux de larmes,
Qu'il eut dit que son œil au cueur l'auoit blessé
Par vn trait amoureux viuement eslançé,
Que par elle il mouroit, & qu'amour de sa flamme
Auoit pour son amour toute en feu mis son ame.
Il montra tant d'amour, qu'Olimpe au vray l'aima,
Et ce qui plus son cueur en amour enflamma,
Ce fust, qu'elle pensoit que ce traistre infidelle,
Autant qu'elle pour luy, bruslast pour l'amour d'elle:
Comme ie croy que lors l'espoir d'vn vain plaisir
En l'amitié d'Olimpe alumoit son desir.
Ces deux amãs, qui lors brusloiet d'amour extreme,
Auoient leurs cueurs vnis d'vne volonte mesme:
L'vn de l'autre estoit l'ame, & le mesme soucy
Qu'Amour donnoit à l'vn, l'autre l'auoit aussi.

OLIMPE

*Mais las! comme toujours l'amour traistre a coustume
Mesler son peu de miel de beaucoup d'amertume,
En-fielant la douceur de leur contentement,
Birene fut mandé de partir promptement,
Pour des Mores armez secourir la Bisquaie.*

*Avec mainte priere en vain Olimpe essaie
De rompre son despart. Las! dict elle, pourquoy
Veux tu si promptement t'absenter loing de moy?
Si c'est pour faire guerre, arreste icy Birene,
La victoire sur moy t'est ja toute certaine:
Amour te fournira sans le secours de Mars
Pour combattre pour toy mille amoureaux soldars:
Si tu pars si soubdain, ce n'est de ta venue
Que le feu d'un escler, qui brille dans la nue,
Si tost perdu que veu: tout ainsi que leger
On le voit du tonnerre estre prompt messager:
Las! que de ton regard, l'escler, qui si tost passe,
Ne soit l'avant-coureur du mal, qui me menasse.*

*Ceux la qui comme moy, regrettent ton retour,
Content que le Soleil n'a ralimé le jour
Si non quarante fois despuis ton arriué:
Mais ta demeure courte ils ont mal observée
Et mal conté les jours, où bien si c'est vraiment
Quarante jours pour eux, pour moy c'est un moment,
Tant le plaisir aimé de ta veüe ordinaire*

A fait

A fait couler le tems d'une courçe legere.

*Ainsi disoit Olimpe, à qui le cueur panthois,
Enflé de gros souſpirs, entre-rompoit la voix:
Birene entre ſes bras la baize, & la rebaize:
Sous l'eſpoir d'un retour ſa triſteſſe il apaiſe.*

*Aiant eu ſon congé, pour teſmoing de douleur
Chacun d'eux amena maint ſouſpir, & maint pleur,
Maint regret, maint adieu, & pour arre aſſurée,
L'une main joincte à l'autre ils ont la foy iurée,
Que s'entre-reuoians, Birene de retour,
Un neud de mariage eſtrairdroit leur amour.*

*Sur le point du deſpart, vne longue embrasſée
Tient l'une bouche à l'autre eſtroictement preſſée,
Un baiſer moite-ſec, ouurant les doubles bords
Des leures de coral, tire à force du cors
L'ame, qui va nageant entre le ducil, & l'aiſe,
Eſperdument coulant dans la bouche qui baiſe:
L'autre bouche reçoit l'ame de l'autre au lieu,
Ils ſe diſent my-mors un long & triſte adieu,
Reiurants par l'ardeur de leur amour diuine
De garder le ſermant de leur foy clandestine.*

*Mais ce Duc de Zelande à peine eſtoit party,
Qu'à ſa maiſtreſſe Olimpe eſt offert le party
Du fis du Roy Frizon, qui par mainte ſemonçe
De maint embaiſſadeur, attendoit la reſponçe.*

OLIMPE

*Mais elle qui ne peut d'amour rompre la foy
De Birene, qu'elle aime autant ou plus que soy,
Refuze ce party, veut plus tost estre occize,
Qu'estre donnée à femme au fis du Roy de Frize.*

*Elle se desespere atteinte de douleur,
Son en-bon-poinct se perd, & la viue couleur
Des rozes, & des lys, qui vermeilloient sa face,
Perd peu à peu son lustre & pallemant s'efface:
Du vant de ses poumons à toute heure attiré,
Maint sousspir sur sousspir est à force tiré:
La nege de son sein par ondes est poussée
Sous le vant que l'amour souffloit en sa pençée.*

*Ainsi voit on la mer, par un venteus effort
Par fois grossir les flots qui battent à son bord,
Selon qu'avec plus lente ou plus forte secousse
Zephyre entre deux eaux, mollemant les repousse.*

*Son pere, qui n'auoit plaisir qu'en son plaisir,
La voyant obstinée & ferme en ce desir,
Le fis du Roy de Frize, affin qu'il ne s'abuse
Avec vn dous congé paia de quelque excuse.*

*Mais le pere, & le fis, restans tous deux confus,
Son excuse prenant pour honeste refus,
Eschangerent en haine, en fureur, & en rage,
L'amitié recherchée avec ce mariage:
L'un, d'un mespris receu se sent interessé,*

L'autre est de jalouzie & d'amour offensé,
Leur sang bout de cholere, & piquez à outrance
Ils veulent par la guerre en prendre la vengeance:

Tout le peuple Frizon, affin qu'à l'aduenir
Il n'ait de ce refus vn honteus souuenir
Sans en estre vangé, en armes se desbande,
Et conduit de son Roy trauerçe en la Holande.

A l'amas grand & fort de ce camp indomté,
Rien n'oze s'opposer, qui ne soit surmonté:
Maistre de la campagne, il n'est ville assiegée
Qui ne soit promptemant à son vouloir rengée:
Car outre que sans peril est puissant & fort,
Et qu'au mal faire il est si prompt, & si accort,
Que peu à l'ennemy qui contre luy s'adresse
Sert la dexterité, la force, ou la prouesse.
Certaine arme, l'effray de l'oreille & des yeux
Bizarre il va portant, de nous, des siecles vieux,
Non jamais recogneuë, adextre il la pratique:
C'est vn grand fer caué d'vne estrange fabrique
De deux brasses de long: dans son creux il mettoit
Je ne sçay quelle poudre, & vn fer qui estoit
Comme en boule arrondi, ce fer où bas se roule
Et la poudre s'enfonçe au pois de cette boule:
Puis deuers le derriere où il estoit fermé,
Il touchoit d'vn baston par le bout alumé,

OLIMPE

*Vn petit souſpirail, qui ſe voyoit à peine.
Ainſi par la lançette on voit ouvrir la vene
D'un malade fieureux, n'y touchant que bien peu.
De ce coup ſort le ſang, & de l'autre le feu.
Et la boule en ſortant avec tel bruit reſonne,
Qu'on diroit tout d'un coup qu'il eſclaire, qu'il tonne.
Et tout ainſi qu'on voit le foudre rougiſſant,
Embrazer, renuerſer, ce qu'il trouue en paſſant:
De meſme cette boule aus lieux où elle paſſe,
Brife tout, bruſle tout, tout abat, tout fraquafſe.*

*Tout le peuple s'enfuit, n'ayant autre recours,
Qu'en fuiant, de leur Conte implorer le ſecours:
Mais il eſt ſi preſſé, qu'il ne ſçait qu'il doit faire
Pour rabatre l'orgueil de ſon fier aduerſaire.*

*En fin il ſe reſoult. de ſon peuple fuiant
Il ramafſe le cueur, & le va raliant.
A peine eſt il vny qu'à l'armée de Frize,
Mars ſanglant par deux fois tellemant fauorize,
Que morts ſes ſis, & luy, ſon camp en route mis
Demeure à la mercy des Frizons ennemis.
Et Olimpe aueſuée & de frere, & de pere,
De toute la Conté reſta ſeule heritiere.*

*Le Roy victorieux qui cerchoit ſeulement
Le pié dedans cette iſle affermir promptement,
Luy mande qu'il ne veut contre elle faire guerre,*

*Qu'il luy rendra paisible & son peuple & sa terre,
Pourueu qu'adoucissant son obstiné desir
Elle vueille son fis pour son mary choisir.*

*Mais outre qu'elle fuit l'enorme vitupere
D'auoir prins aliance au meurtrier de son pere,
Qui a cruellement ses pais rauagez,
Demolli ses citez, ses sujets saccagez,
De qui deuant ses yeus est encores l'armée,
Par qui toute sa terre est de feus alumée:
Plus ferme elle s'obstine à refuser ce Roy
Pour ne vouloir enfreindre à Birene sa foy.
Tout son peuple qui sent de ja par la conqueste
Du camp qui la saccage vn ioug dessus sa teste,
La prie qu'elle vueille adoucissant son cuer,
Receuoir pour mary ce fis du Roy vainqueur.*

*Non, dit elle, plus tost que ce conseil ie suiue,
Perdez moy, tuez moy, bruslez moy toute viue,
On a beau me tenter, me precher, me prier,
Iamais on ne verra mon vouloir varier:
Mais en fin ses sujets la voiant obstinée
Es mains du Roy de Frize eux mesmes l'ont menée.*

*Aise de ce trophée, ennemy gracieux,
Enuers elle il n'vsa du droict victorieux,
Ains luy promet son isle entre ses mains remettre
Si d'espouzer son fis elle luy veut promettre.*

OLIMPE.

Olimpe qui se voit en telle extremité,
Qu'il peut luy commandant forcer sa volonté,
Pleine de desespoir, a mille fois enue
Pour eschaper ses mains mettre fin à sa vie.

Mais quoy? dit elle apres, sera mon cueur si bas
D'agrandir sa victoire avecques mon trepas?
Non, non, il faut plus tost meschamment outragée
De ce traistre ennemy, me voir de luy vangée:
Si ie le voi puni, vienne la mort alors,
Mon ame sortira contante de mon cors.

La dessus cent moiens son esprit luy projette,
Inconstamment or l'un, or l'autre elle rejette,
Peureuse elle ne sçait quel remede choisir,
Pour la mettre au chemin de son vengeur desir.

Mais cōme quand l'Amour son pouuoir veut estēdre,
Il n'est rien que l'amour ne nous face entreprendre:
De l'Amour en-hardie, il luy fait projetter
Un moien hazardeux que sa main veut tenter:
Et pour donner entrée au trait de sa vengeance,
Elle feint de vouloir entendre à l'aliance,
Et Arban espouzer: (car ainsi s'apeloit
Celuy que pour mary bailler on luy vouloit).
Le Roy donques vainqueur bien humble elle supplie,
Que sa fille elle soit, que le passé s'oublie,
Que son plus grand desir c'est de son fis aimer,

*Qu'elle porte en son cueur vn repentir amer
De l'auoir refusé, qu'apaisant cette guerre,
Arban soit maistre d'elle, & maistre de sa terre.*

*Son vouloir, applaudy, soubdain est accepté,
Et des noces le jour est de ja limité.*

*Mais Olimpe jugeant qu'en vn douteus affaire
L'entremise d'vn tiers est souuant neceßaire,
Accorte, pratiqua deux hommes qu'elle auoit
Fidelles esprouuez quand son pere viuoit,
Qui luy jurer la foy, qu'ils mettröt quoy qu'il vienc
Leur vie en tous hazars pour garentir la sienne.*

*A ceux la descourant tout son dessain caché,
L'vn d'eux ell'a soubdain en Flandres despeché,
Pour vne nef armée y tenir toute preste:*

*L'autre pour s'en seruir aupres d'elle elle arreste,
Pendant que les courriers postent de tous costés,
Par qui les princes sont aus noces inuités:*

*Celle qui est du faux & du vray messagere,
Des eslerons antés à sa plante legere*

*Aiant franchi la mer, par tout fait courre vn bruit
Que Birene vne armée en Holande conduit.*

*Du bruit de cette armée est la nouvelle vraye,
Car Olimpe enuoiant vn courrier en Bisquaie,
De son Birene auoit mandié le secours,
Et du Prince Frison, faict sçauoir les amours,*

OLIMPE.

Des-lors que l'ennemy enflé d'ire, & de gloire,
En son premier rencontre eut gagné la victoire,
Le Roy doncques de Frize, apres estre assuré
Que les naus de Birene auoient ia démaré,
Aiant son cueur espoind d'une nouvelle rage,
Commande promptement de dresser l'equipage
De ses vaisseaus de guerre, & que de toutes parts
On batte le tabour, le reueil des soldars.

De gens-d'armes guerriers ja mainte troupe arriue:
Ils gagnent les vaisseaux, qui non loing de la riue
Ancrez les attendoient : icy les matelots
Calfeutrent les vaisseaus contre l'effort des flots,
En bouchant de leurs ais les costes entr'ouuertes
D'estoupes, qui de suif, & de poix sont couuertes,
Qui va qui ça, qui la, qui court dessus le port,
Qui dedans vn esquif se faiët porter à bort,
Qui court la vers la pouppe, icy qui court en prouë,
Qui va dressant les maïsts, qui les cordages nouë
Que le vant à lachez, qui l'estant son vaisseau
D'arene où des caillous l'apesintist sur l'eau,
Qui joint l'antenne au maïst, & la voile à l'antenne,
Qui sous boucle épiant visite la carenne,
Qui de corde tendue esleue vn pont volant,
Qui de mains & de piez va la hune échelant:
Tous sont embesougnez, & sous le bruit que donne

Leur

Leur confus remument, tout le haure resonne.

*Le Roy de son costé qui ne dort cependant,
S'equipe pour partir, à son fis commendant
De prendre à femme Olimpe, & que leur mariage
S'accomplisse aussi tost qu'il lairra le riuage.*

*Dans la royalle nef, marquée du fanal,
Ce Roy Frison s'embarque, vn cry suit pour signal
Qu'il est temps de partir, de tous costés on tire
L'ancre croche, qui ferme arreste le nauire.
Comme ils ont des-ancré, les nefz se vont mouuant
D'vn branle entre-rompu, la voile on donne au vant.
Les pilotes entr'eux accordés de leurs routes
Prennent vn vant pouppier entre les deus escoutes:
Le port demeure seul, l'vne nef l'autre suit,
Le vant les pousse en mer, & la terre les fuit.*

*Fils voguerent long tems sans courre autre fortune,
Iusqu'à ce qu'vn soldat, qui haut dedans la hune
A descourrir de loing, pour vedete estoit mis,
Aduertist qu'il vooit en mer les ennemys.*

*Les penibles nochers oiant cette nouvelle,
Selon que le siflet çà & là les apelle,
Biaizent, pour laisser, ou pour prendre le vant,
Affin que leurs vaisseaus d'ordre s'aillent suiuant:
Chacun de force, & d'art si dextremant trauaille,
Que sous le vant l'armée en fin vogue en bataille.*

Q

OLIMPE

Les soldats courageus campez sur leurs vaisseaus,
Bordät & prouë & poupe, armēt les deux chateaus.
Des dards, des morrions, des bouclers, & des lames
L'acier frais esmoulu eslance maintes flammes
Par l'esclatant rabat du soleil radieux,
Qui tout ainsi qu'esclairs brisloient contre les yeux.
Comme à joindre au cōbat, les armées sont proches,
Ceux qui tenoient le vant, tournerent les becs croches
Des prouës, dont les bouts de fer estoient vestus,
Faits en forme d'espieux, & tranchants, & pointus:
Quand vne nef à l'autre avec ce choc s'assemble,
Sous vn fraquaßemant l'vne & l'autre nef tremble:
En s'entre-cramponant au combat acharnez,
Mille coups des soldats sont receus, & donnés:
Qui d'vn bord accroché saute en l'autre nauire,
Qui gaigne le tillac, qui de la se retire
Dans le fort du chateau, qui deffend, qui assaut,
Qui d'vn coup repoußé dans la mer faiçt vn saut,
Qui jette vn pot à feu, qui jette vne fuzée
Au ventre gros de poudre, à la queuë embrazée,
Qui combat pour n'auoir au fuir reconfort,
Le feu, le fer, la mer, luy presentant la mort.
En vn effort pareil, ces nauales armées
Se maintindrent long tems au combat animées,
Et la victoire neutre encor n'auoit esté

OLIMPE.

63

Ny favorable à l'un, ny à l'autre costé,
 Quand l'armée à Birene estant trop inegalle
 D'hommes & de vaisseaus, à l'armée Royale,
 A la fuite branla voulant prendre le vant:
 Mais soudain entournée & derriere & devant,
 Des vaisseaus des Frizons, serrée entre deux prises,
 Il fallust malgré tout venir encor aus prises.

Ce fust l'extreme effort, si bien qu'en ce conflict
 Birene prisonnier demeura desconfit,
 Et presque en un moment il vit de son armée
 L'air, & flamber de feu, & noircir de fumée,
 Rougir de sang les flots, des mourans les tombeaus,
 Et la mer se plancher du bris de ses vaisseaus:
 Les clerons entonnez fanfarent la victoire
 A l'entour du Frizon qui s'iueroit de sa gloire,
 Duquel toute la flotte esparse çà & là
 A l'abry d'une coste en vn se rassembla.

Or Arban ce pendant apelant Hymenée,
 Amoureux celebroit sa noçalle journée,
 Et ja le soir venu, s'alumoit le flambeau
 Qui deuoit esclairer sa noçe, & son tombeau,
 Quand ce jeune espouzé, que le desir chatouille
 Pour d'Olimpe raur l'amoureuse despouille,
 Se voulut mettre au liēt: mais elle, qui couuoit
 Vn desir bien contraire à celui qu'il auoit,

Q 2

OLIMPE.

A cachette auoit mis derriere vne courtine
L'vn des deux coniuerez, qui guettoit sa ruine:
Le vengeur esguillon l'a tellement touché,
Qu'il sort, & n'attend pas au liēt le voir couché,
Et d'vn tel coup de hache en la teste le frappe,
Que de ses mains la hante avec le coup eschappe:
Il l'assena si fort, que sans plus loing aller,
Tout ensemble il perdit la vie, & le parler.
Lors la pucelle Olimpe, à qui l'affaire touche,
Tout d'vn coup en sur-saut s'eslança de la couche
Sur le cors du mourant, & d'vne basse voix
Luy dit, Arban, Arban, c'est or que tu reçois
Le dot, que doit auoir celuy la qui s'adresse
A forcer le vouloir d'vne telle princeſse:
Par ton pere tu as ce paimant meritē,
Qui meurtrier, conuoiteus, & plein d'impietē,
Mes freres, & mon pere, en son iniuste guerre
Cruel a faiēt mourir, pour vsurper leur terre:
Puis sachant que de droit elle venoit à moy,
A sa bru me vouloit pour t'en faire le Roy.
Et peut estre qu'apres, espoind de mesme enuie
Il m'auroit comme à eux faiēt perdre encor la vie.
Mais tu mourras premier, & ton pere inhumain
Sçaura que j'ay coupé ta teste de ma main.
Cela fut dit & faiēt, & d'vn masle courage

Par sa gorge à son ame elle ouurit le passage,
 Et puis à qui mieux mieux pour n'estre point surpris,
 Soubdain qui çà qui là en diligence ont pris,
 Tout ce dont parauant ils auoient faict eslite
 Pour leur necessité quand ils seroient en fuite:
 Les meubles portatifs, plus legers, & plus beaux,
 Pierres, or, & argent, bagues, chesnes, joieaus,
 Tout est pris sur le cham, la peur les esperonne:
 Le danger où ils sont peu de loisir leur donne.

Du costé de leur chambre, vne fenestre estoit
 D'où l'on uoioit la mer qui jusqu'au pié flot toit,
 De là par vne corde en façon d'une eschelle,
 Olimpe coule en bas, l'autre suit apres elle.
 Le frere à celuy la de Flandres retourné,
 Arriuant sur le soir au mandement donné,
 Dans vn nauire armé leur fuite fauorise,
 La nuit pour embarquer aida leur entreprise:
 Aussi tost qu'on les voit entrés dans le vaisseau,
 La voile on donne au vant, & les rames à l'eau.

Cependant du Frison l'armée tant voiage,
 Qu'elle vint l'endemain ancrer sur le riuage:
 Les clerons entonnés, le tabourin qui bat,
 La victoire chantoient de son naual combat.
 Braue s'estant faict voir sur le haut de la pouppe
 Il se faict mettre à terre: au milieu de sa troupe

OLIMPE.

*Birene est en triomphe honteusement mené,
Aiant les piez aus fers, & le col enchaisné:
Mais si tost qu'il ouit de son fis la nouvelle,
Vn trançe de fureur tellement le bourrelle,
Qu'il se sent hors de soy à tel party rangé,
Qu'il ne sçait, furieux, s'il est plus outragé
De la haine rageuse, où son vouloir le mene,
Contre Olimpe meurtriere, ou contre son Birene,
Ou bien de la pitié, de la mort de son fis,
Par les mains d'une vierge honteusement occis.*

*De haine, & de pitié, les deux efforts contraires
En un combat esgal luy sont tant aduersaires,
Que ce double tormant qui sans cesse le suit
Ne luy donne repos, ny le jour, ny la nuit.*

*Mais par ce que les morts la plainte ne r'auie,
Et que souuentefois de la haine on se priue
Auecques la vengeance: Il coupe à son pençer
Le chemin de pitié, où il deuoit passer
Accompagné de pleurs, de souspirs, & de peine,
Pour le faire passer au chemin de la haine:
Par ou il cuide Olimpe en fin deuoir venir
Sé rendre entre ses mains, & la pouuoir punir.*

*Mille moiens diuers son esprit fantastique
Affin de l'attraper, tous ceux de sa pratique,
S'il les peut descourrir, soient parans, soient amis,*

*Ou fauteurs de son faict, tous a la mort sont mis.
Leurs biens sont mis en feu: sa raison peruertie,
Contre eux le rend. & iuge, & ensemble partie.*

*Or pençant ne pouuoir contre Olimpe choisir
Traict plus enuenimé de mortel de plaisir,
Que Birene tuer de quelque mort cruelle,
Et luy faire porter cette triste nouvelle:*

Souuant qu'on le tuaſt il voulut commander.

*Mais il pença qu'en vie il le falloit garder,
Comme pour vn filé, qu'au pas il deuoit tendre,
Où l'amour à la fin Olimpe feroit rendre.*

Et affin d'alonger le fil de son tormant,

Il donna contre luy ce dernier iugemant:

Que si dedans le cours & terme d'une année,

Olimpe prisonniere en ses mains n'est menée,

Ou soit par ses moiens, ou soit par le deuoir

Que feront ses amis de la luy faire auoir,

Qu'il le fera mourir sans que rien le retarde,

Sa vie jusqu'alors ne luy laissant qu'en garde:

Si bien que de Birene elle ne pouuoit pas

La vie racheter qu'avecques son trepas.

O cruel iugemant, avec combien de rage

De cette poure amante esmeus tu le courage?

Si Amour rien d'Olimpe en Olimpe eut laissé

Et qu'il n'eut & son cueur, & son sens offensé,

OLIMPE.

*Elle eut laissé Birene és mains du Roy de Frize
Contente demeurant de sa vengeance prise:
Mais du cruel Amour la rigoureuse loy
Luy va representant ie ne sçay quelle foy,
Et du bout de son trait si viuement la touche,
Qu'en l'esprit, qu'en son cueur, qu'en ses yeux, qu'en
sa bouche*

*Elle a toujours Birene, en fin se resoluant
Mourir en sa prison pour l'en tirer viuant.*

*Toutefois, attendant que le delay s'expire,
Suiuant que son esprit diuerçement l'inspire,
Elle cherche les clefs pour ouuir sa prison,
Par promesses, par or, par force, par traison.*

*De duel accompagnée, elle court de sastrée,
De país en país, de contrée, en contrée.*

*Tant elle va & vient qu'elle est trouuée en fin
Par ce braue Roland, ce vaillant Palladin,
L'honneur des cheualiers, qui n'auoit autre gloire,
Fors qu'és combats douteus chercher quelque victoire
A celuy la pleureuse elle fait le discours
Des succez aduenus en ses tristes amours.*

*F'ay cherché, disoit elle, en alumant la guerre,
Contre ce Roy Frison esmouuoir l'Angleterre,
F'ay vendu tout le peu du reste de mes biens,
Pour corrompre par or les soldats gardiens*

De

De mon poure Birene, & de sa deliurance
 Fils m'auoient tant de fois donné bonne esperance:
 Mais las! trop vainement: car traistres inhumains
 Apres qu'ils ont eu l'or arraché de mes mains,
 Ils se rient de moy, qui n'ay d'eux que la peine,
 Qu'ils m'ont fait redoubler par leur attante vaine,
 Pour briser sa prison. tout tout i'ay despendu,
 J'ay biens, freres, & pere, & royaume perdu:
 Il ne me reste plus qu'à me perdre moy-mesme:
 Et c'est peu de se perdre à celuy qui bien aime.
 Perdre donq ie me veux pour remede dernier,
 Gaignant par ma prison mon amant prisonnier:
 Et puis que ie ne voy nul espoir salutaire
 Pour le sauuer de mort, qu'auèques le salaire
 Que requiert ce tyran, qui gist en mon trepas,
 Auare de ma mort ie ne luy seray pas:
 Mais seulemant ie crain, ô piteuse aduenture!
 Que cet impiteux Roy, quelque foy qu'il me iure,
 Combien qu'en ses prisons rendue ie me soy,
 Mon poure amar i'encor il retienne avec moy,
 Et m'ayant fait mourir d'une mort inhumaine,
 Il face apres ma mort mourir encor Birene.

Pour ne voir ce malheur, tout autant que ie voy
 De cheualiers errants, ils entendent de moy
 En quel terme en aimant pour estre trop constante,

OLIMPE.

*La fortune a reduict cette pleureuse amante:
Affin que quelqu'un d'eux s'esmeuuant à pitié
Par le merite deu à si ferme amitié,
Messprisant tout hazard, pour moi vueille entreprendre
Es mains du Roy Frison prisonniere me rendre,
En luy faisant jurer & promettre la foy
Que sans fraude il fera cet eschange avec moy,
Qu'estant en son pouuoir il lachera Birene:
Et bien qu'en cet accord la mort me soit certaine,
Contante ie mourray, mon trepas sera doux
En gardant par ma mort la vie a mon espous.*

*De ceux que j'ay priez cette faueur me rendre
Vn seul ie n'ay trouué qui ozaſt l'entreprendre,
Tant les armes on craint desquelles il assaut,
Qui font que contre luy la cuirasse ne vaut.
Mais si vostre vertu ne desment vostre face,
Qui montre a son aspect vne herculée audace,
Et que vous cognoissiez ne manquer de pouuoir,
M'ayant rendue a luy pour soubdain me r'auoir
Si d'ouuir la prison à Birene il dénie,
De grace, chevalier, qu'en vostre compagnie
Je me rende en ses mains: car avec vostre effort
Morte ie ne craindray de mon espous la mort.*

*A ces mots le parler luy mouruſt en la bouche,
Parler par la douleur qui jusqu'au cueur la touche,*

*Souuent entre-rompu de pleurs & de sanglots
Panthoïsemant tirez, qui coupoient ses propos.*

*Comme la triste amante acheuoit sa harangue,
Roland qui volontiers ne despendoit sa langue
En parolles, aiant loing de ces discours vains
Peu de mots au parler, beaucoup d'effect aus mains,
Luy promet son secours en sa iuste querelle,
Et plus qu'elle ne quiert entreprendre pour elle:
Mais il ne veut pourtant que de son ennemy
Elle entre en la prison pour sauuer son amy:
Sauuer les veut tous deux, si venant à l'espreuue
Sa force ou son espée estre manque il ne treuue.*

*Ce jour mesme embarquez leur route ils vôt suiuañt,
Trouuans au nauiguer favorable leuant:
Le pilote or de l'une, ores de l'autre bande
En mer tourne la voile, où le vant luy commande:
Ore vne isle, ore vn autre il descouure à ses yeux,
Ore il ne voit en mer que la mer & les cieux,
Or singlant loing de terre, or costoiant la riuë,
Tant il faict qu'en trois jours en Holande il arriue
La Roland dessendit laissant Olimpe a bort
Doubteuse entre l'espoir ou de vie, ou de mort:
Car plus tost il ne veut qu'en terre elle dessende
Que de son ennemy la mort elle n'entende.*

Ce Palladin armé, ardant de la vanger,

OLIMPE.

*Monté sur vn cheual, plus puissant que leger.
Car il auoit laissé en partant de Bretaigne
Brilliador son destrier, fleur des cheuaus d'Espaigne,
Qui au manège estoit si prompt & si gaillard,
Qu'il n'auoit son pareil, si ce n'estoit Baiard:
Il marcha vers Dodrech, séjour du Roy de Frize,
Pour mettre contre luy à fin son entreprise.*

*Arriué sur la porte il voit de toutes pars
Pour la garde campez vn monde de soldars,
Soit pour ce qu'au vainqueur la victoire nouvelle
Apporte maint soupçon, qui le tient en ceruelle,
Soit pour ce que déjà le bruit auoit couru
Que Birene deuoit estre en brefssecouru.*

*En saluant la garde, vn des soldats il prie,
Qu'aland trouuer le Roy, de sa part il luy die
Qu'un cheuallier errant de gloire desireux,
Recerchant les duels les plus aduantageux,
Desire contre luy s'esprouuer à outrance
Au combat de l'espée, au combat de la lance:
Mais plus tost il veut prendre & luy donner la loy,
Que si luy qui deffie est surmonté du Roy,
Qu'en ses mains, comme il peut, il rendra prisonniere
Cette Olimpe, qui fut de son fis la meurtriere:
Au contraire où le Roy demeurra surmonté,
Qu'aussi tost il mettra Birene en liberté.*

Il entend ce deffy, il ne sçait qu'il doit faire:
 Mais luy qui la vertu tenoit comme estrangere,
 Qui estoit sans respect d'honneur, ny de raison,
 Cauteleux il desaigne vzer de trahison:
 Il cuide que s'il peut ce deffieur surprendre,
 Despuis qu'estant vaincu Olimpe il promet rendre,
 Qu'il l'aura vueille ou non: Et suiuant ce deffain
 Trante hommes de la ville il dépecha soubdain
 Par vne fauce porte, & à couuerte voie
 Pour entourner Roland, le traistre les enuoie:
 Sortis par vn contour que bien loing ils ont pris,
 Il fut d'eux en sur-saut par derriere surpris,
 Ce pendant que ce Roy trompeur & plein de ruse
 De propos en propos à la porte l'amuse,
 Qui guettoit que ses gens l'eussent environné
 Pour sortir au signal qu'il leur auoit donné:
 Comme il fit aussi tost, bien monté, couuert d'armes,
 Le suiuant pour seconds encor trante gens-d'armes.
 Comme on voit le veneur dans l'espaisseur d'un
 bois,
 Qui biẽ qu'au cry, qu'au cor, qu'aus chiens & qu'aus
 abois
 La chasse il ait donné, pour ne faillir à prendre,
 Ses toiles, & ses rets, & ses pans faire tendre,
 Es enceintes qu'il faict de diuerses façons,

OLIMPE.

Cernant bestes & chams & haies & buissons.

*Et comme le pescheur au long d'une riuere,
Attentif à dresser sa chasse poissonniere,
Avec ses longs filets qu'il jette du bateau,
Encerne d'un grand tour & les poissons & l'eau:*

*D'un cerne de soldars ainsi ce Roy eute
Que ce guerrier chargé ne se sauue à la fuite:
Prendre il le veut en vie, & non point autrement:
Ce que faire il estime, & si facillemant
Qu'il ne daigne s'armer de ce foudre de guerre,
Par qui tant d'hommes morts il auoit mis par terre:
Car sans cet instrumant il se pençe trop fort
Pour seulemant le prandre, & non le mettre à mort.*

*Comme vn fin oiselleur, qui caudemant aduise
D'auoir vifs les oiseaus de sa premiere prise,
Pour pouuoir puis apres avecques leurs appeaux
Dessous son ret saillant pippet d'autres oiseaux:*

*Tout tel en cet endroit ce Roy Frizon se montre,
Mais Roland n'est de ceux qui du premier rencontre
Se veulent laisser prendre: il ouure en vn moment
Le cercle des soldars embusquez traitremant:
Où d'armes & de gens la troupe est plus pressée,
C'est la qu'au grand galop sa lançe est abaissée,
Qui d'abord en emporte vn à vn jusqu'à trois,
Et puis vn autre encor, & puis deux à la fois:*

Et à voir la façon que son bois les enfille
On eut jugé leurs cors ou de pâte, ou d'argille:
Le septiesme il suiuoit qui demoura dehors,
Qui du coup toutefois resta parmy les morts.

Ainsi l'archer ruzé qui de loing prend sa mire
Sur le bord d'un canal, & aux grenouilles tire,
L'une il prend par le flanc, l'autre par le costé,
Et l'autre par la teste où son coup est porté,
A les des-enflecher ne despendant sa peine
Jusqu'à ce qu'il en voit sa fleche toute pleine.

Roland porte son bois qui jusqu'au bout est plein,
Le pois de tant de morts luy faict branler sa main,
Si bien que lance & cors, dont elle estoit houppee,
Contre terre il jetta pour saisir son espee,
Espée dont jamais en vain de son bras fort
Un coup ne fut tiré, qu'il ne portast la mort.
Il n'est coup ou d'estoc ou de taille qu'il tire,
Qui ne cherche le sang: le Roy auoir desire
Ce fer avec lequel il peut tirer de loing:
C'est à ce coup qu'il voit qu'il en auroit besoing.
Il renie, il menasse, horriblant de furie,
Que ce fer on luy porte, à tout le monde il crie:
Mais celuy qui armé d'une legereté
Peut à fuite gagner la ville à sauueté,
Luy fuidt la sourde oreille, & l'effray du carnage

OLIMPE.

Fait qu'il n'oze sortir abatu de courage.

Comme tourner en fuite il voit ses gens honteus:

Le party de la fuite il print avecques eux,

En fuiant, le premier à la porte il arriue:

Il veut hausser le pont, aiant peur qu'on le suiue:

Mais de si prez du Conte il se trouua surpris,

Que plus outre en fuiant son chemin il a pris:

Il fuit, & deuant tous, son prompt cheual l'emporte

Plus leger à la courçe, & d'haleine plus forte.

Roland, bien qu'on luy cueille en passant resister,

A ces soldats communs ne daigne s'arrester,

Estimant, grand de cueur, qu'il honnirait sa gloire,

S'il emploioit ses mains à si basse victoire:

Pour passer seulemant il rompoit leur effort,

Voulant du seul tyran, & non d'autre la mort:

Mais son cheual au cours n'a les jambes isnelles,

Au piez il a du plum, aus siens l'autre a des aisles:

Tant par diuers chemins il eschappe, qu'en fin

Il fut sans y pençer perdu du Palladin,

Qui cherche çà & là, qui court & se tempeste,

Faché d'auoir perdu le pris de sa conqueste:

Mais guiere il ne tarda qu'il ne l'eut retrouvê

Estant armé de feu, & de son fer caué,

Qu'il auoit, (en tremblant sous vn lache courage)

Mis au derriere vn mur, le guettant au passage.

Comme

Comme on voit un chasseur attendre en certain lieu
Arresté de pié coy, armé d'un fort espien,
Le sanglier, à la hure apremant herissée,
Qui descend ruineux d'une courçe forcée,
Qui de rugissemans fait bruire les forez,
Qui rompt haies, buissons, branches, toiles, & rez,
Si bien qu'oyant de loing cette rumeur, il semble
Que tout le bois esclatte, & la montaigne tremble:

Ainsi le Roy guettoit le Palladin au pas,
Pour tribut du passage attendant son trepas:
Aussi tost qu'il le voit, du feu soudain il touche
Le souspirail du fer, tournant vers luy sa bouche:
Comme un esclair brisant, par le derriere il luiët,
Par le deuant il creue avecques un grand bruit:
Sous le coup, qui resonne en l'air comme un tonnerre,
Les maisons vont tremblant, & sous les piez la terre:
Le boulet plein de feu, qui porte quand il sort
Le brisemant des murs, & des hommes la mort,
Souffle & bruit parmy l'air: mais d'une gauche mire
Son coup ne porta pas où l'assassin desire,
Soit que trop de vouloir ou de hastueté
De tuer ce Baron, trompaät sa volonté,
Soit que mesme craignant en traison de l'attendre
Il n'ozat qu'à demy sur sa mort entreprendre,
Et que son cueur tremblant en l'aguet inhumain

OLIMPE.

Luy fit encor trembler & son bras & sa main,
Ou soit qu'estre abbatu Dieu ne voulut permettre
Son braue cheualier par les mains de ce traistre:
Son cheual du boulet eut le ventre perçé,
Qui mort tumba du coup par terre renuerçé.

Cheual & cheualier arpentèrent la plaine,
L'un la presse estandu, l'autre la touche à peine,
Qui leger sur ses piez recampé se faiçt voir,
Comme s'il eut accru de force & de pouuoir.

Tel qu'avec plus de cueur & de force augmentée
De terre renuerçé, se releuoit Antée,
Roland se releua de terre tout poudreus,
Comme si par sa cheute il fut plus vigoureux.

Qui quelquefois a veu quand Iupiter defferre
De son throne, le feu de son grondant tonnerre,
Quand ce feu par hazard est quelquefois porté
Sur les munitions d'une forte cité,
Où est, & souffre, & poudre, & charbon, & salpestre:
A peine à peine là cet ardant feu penetre,
Que comme un mont de feu tout creue en mille lieux,
Tout se rompt, les esclats sont portez jusqu'aux cieus.
Toute telle à Roland sa force palladine
Par la terre touchée accruë il j imagine:
Tant au combat repris, ardant il s'est jetté,
Si esleué de cueur, de force, & de fierté,

*Que sous ses coups ferrez pleins de mortelle atteinte
Il eust fait le dieu Mars trembler au ciel de crainte.
Comme le Roy Frizon tout peureus s'estonna,
Si que tournant la bride à la fuite il tourna:
Mais d'un cours si leger Roland sa fuite presse,
Qu'un arc ne pousse un trait de plus grande vitesse.
Ores qu'il est à pié sera executé
Ce que faire il n'a peu sur son cheual monté.
L'un suit, l'autre fuisant plus fort haste sa fuite:
L'un de l'un veut la mort, l'autre en fuisant l'euite:
Mais fuisant il ne peut estre porté si loing
Que Roland ne l'attrape, et que l'espée au poing
Sur le heaume il ne donne un coup, qui de la crete
Descendant jusqu'au col, en deux luy fend la teste.
Le cors qui au tumber longuemant ne branla,
Mort tumbant sur la terre onques puis ne parla.
Mais on oit à l'instant par des nouueaus gens-d'armes
Un nouueau remumant, un grand cliquetis d'armes:
On oit un tue, tue, arme, arme, à mort, à mort,
Un rends toy, un viens çà, un va là dans ce fort:
Et c'estoient des joldars qu'un cousin de Birene
Arriuant à propos pour son secours luy mene.
Qui trouuans qu'on fuisoit Roland de tous costez,
Pesle-mesle s'estoient dans la ville jettez.
Le peuple en route est mis, lâchemant il s'estonne,*

OLIMPE.

Et fuiant il ne sçait qui la chasse luy donne,
Qui sont tant de soldars, qui la guerre luy font,
Qu'ils cherchent, où ils vont, de quel país ils sont:
Mais estant au parler recogneus de Holande,
Les armes on met bas, la paix on leur demande,
En leur offrant secours contre le Roy Frizon,
Qui Birene leur Duc retenoit en prison:
Car sa lignée & luy haïssants à outrance,
Ils couuoient contre luy vn desir de vengeance,
Comme estant celuy là qui leur auoit osté
Leur seigneur legitime, avec leur liberté,
Et d'autant qu'ils n'auoient en luy peu recognoistre
Vn seul traict où l'honneur sa marque fit paroistre.

Entre ces deux partis Roland neutre s'est mis:
La paix il faict entre eux, il les rend bons amis
Aus despens des Frisons: car tant qu'on en attrape,
Sans prison ou sans mort pas vn seul ne rechape,
Ny conçierge, ny clefs on ne demande pas
Pour ouuir les prisons, les portes on met bas.
Là Birene est trouué, qui tout effrayé pençe
Qu'on luy porte sa mort, & non sa deliurance:
Il voit qu'on le deliure, & si ne sçait comment:
Son esprit est saisi d'vn froid estonnemant:
Laisant de sa prison l'obscurté coustumiere
Son œil ne peut du jour soustenir la lumiere.

Mais sachant tout l'exploit, que pour sa liberté
Ce vaillant Palladin auoit executé,
Il se presente à luy, cent fois le remercie,
Confessant luy deuoir & ses biens & sa vie.
Puis ils s'en vont ensemble (à tous deux il tarδοit)
Vers le port où Olimpe en sa nef attendoit:
Elle pour qui Roland aborda cette terre,
Qui de luy n'attendoit vn tel exploit de guerre,
Ains luy sembloit baster s'il pouuoit seulement,
La laissant seule en peine, en tirer son amant:
Ainsi qu'elle le voit venir à l'impourueü,
Elle pense songer, ou trouble auoir la veü:
Mais voiant non par songe, ains avec verité,
Roland luy r'amener Birene en liberté,
Fremissante, tremblante, au ciel-leuant la face
Courut à bras ouuerts & Birene elle embrasse.
Long de cette embrassée eut duré le plaisir
Sans l'honneste respect, qui remit leur desir:
Car voiant que Roland contemploit leurs caresses,
Ils s'adressent vers luy, elle de ses promesses
Par trop quitte le tient, & luy par son effort
Confesse auoir franchy la prison, ou la mort.
Tout le peuple consent, & sa foy l'authorise,
Qu'au siege paternel Olimpe soit remise:
Et en vn conuoqué avec solemnité

OLIMPE.

Luy donne le sermant de sa fidelité:

Receuant cette foy, Amour de mesme ordonne

Qu'à Birene sa foy par sermant elle donne:

Elle se donne à luy, luy portant quant & foy

Son estat, qu'elle lie à sa noçiere foy.

Or Birene, selon qu'un dessain luy commande,

Se resout de tourner avec elle en Hollande,

Et veut que son cousin, son retour attendant,

Soit comme lieutenant en l'isle commendant.

De Hollande il pretend tramer une entreprise

Pour empieter s'il peut le royaume de Frize,

Et ce qui son esprit en ce trempe entretient,

C'est que du Roy Frizon prisonniere il retient

La fille entre ses mains, laquelle il delibere

Pour espouze donner à un sien jeune frere.

Birene deliuré, Roland ce mesme jour

Entré dans une nef partit pour son retour,

N'ayant rien emporté des despouilles conquises,

Bien qu'à luy seul de droict elles fussent acquises,

Fors que ce instrument dont l'effort mal-heureux

D'horreur, de feu, de coup, semble au foudre souffreus:

Comme on le peut nommer le foudre de la guerre,

Qui despuis tant de maux a porté sur la terre.

Roland donques le print: mais il ne le print pas

Affin de s'en servir aus hazards des combats:

*Car ceux il estimoit, mous, & bas de courage,
Qui font vne entreprise avec leur aduantage:
Mais balle, fer, & poudre il voulut emporter,
En esperant bien tost en tel lieu les jetter,
Qu'on en perdrait l'usage, & que jamais personne
Ne mourroit par le coup, que cet instrument donne.*

*Et de faict comme il vit que sa nef bien auant
Voguoit en pleine mer sous le souffle du vant,
Et que de quel costé qu'il tournast le visage,
Flauoit ia perdu l'un & l'autre riuage,
Le tenant en la main il dit à haute voix:
Affin qu'à l'aduenir jamais plus tu ne sois
La cause au cheualier de perdre son audace,
Affin qu'encor par toy si hardy ne se face
Le poltron, qu'un vaillant, ie te jette en la mer,
Affin que dans la mer tu puisses abyssmer,
Mal-heureux instrument, de feu & de ruine,
Qu'en l'enfer Belzebut frabiqua pour machine,
Qui sembloit par l'effort de ses coups inhumains
La ruine jurer du monde & des humains.
De l'enfer donq' venu dans l'enfer ie t'enuoye
Par ce flot escumeus, qui en tortis ondoie.*

*Disant ces derniers mots, en bas il l'a jetté:
Aualé d'une vague au fonds il fut porté:
Et cependant la nef que le vant fauorise.*

OLIMPE

Singlant en pleine mer suiuoit sa route prise.

*Mais laissons le voguer où veut ce fol archer,
Qui vogue avecques luy, luy seruant de nocher:
Reuenons en Hollande, où la nopce s'apreste:
Venez y quant & moy, vous serez de la feste:
Car il me facherait, comme il feroit à vous,
Que ce jour solemnel se celebrast sans nous.*

*Grande fut l'assemblée, & d'hommes, & de fem-
mes,*

*Sumptueus les habits des princes & des dames,
Prodigue l'appareil des viures apprestez,
Pour en ce jour noçier traiter les inuitez:
Mais encor n'est ce rien: car la feste plus grande
Ils resoluent de faire, apres estre en Zelande:
Pour les voir toutefois, ie ne suis pas d'aduis,
Que quand ils partiront ils soient de nous suivis:
Car outre que le tems n'est propre au nauigage,
Ce seroit pour neant entreprendre vn voiage:
Car durant leur retour mille accidants naistront
Qui trop piteusement leurs noçes troubleront,
Dont nouvelles bien tost ie vous en pourray dire,
Si du chant ensuiuant mes vers vous daignez lire.*

D V X. CHANT.

E*Ntre ceux qui au joug de l'amoureuse loy
Ont montré plus d'amour, de constance, & de foy:
Entre*

*Entre ceux qui battus du vant de la fortune,
Soit qu'ils l'aint esprouvée aduerse ou opportune,
Qui au miel des plaisirs, qui au fiel des tormants,
Ont le titre gagné de fideles amants:
Je dy qu'Olimpe doit, meritant cette gloire,
Tenant le premier rang emporter la victoire.
Ou si le premier grade elle n'obtient sur tous,
Je diray sans mentir, que nos peres, ny nous
N'auons en autre amante autre amour esprouvée,
Ou l'on ait plus d'amour, qu'en la sienne trouuée,
Et qu'à son cher Birene elle à tant aporté
De fidelles tesmoings de cette volonté,
Que jamais vers amant ne pourroit autre dame
Montrer vn feu plus cler d'vne amoureuse flame,
Bien que son estommac entre-ouuert descouurist
Son cueur, ou le secret du pençer se nourrist.
Et si les cueurs douez d'vne telle constance,
D'vn reciproque amour meritent recompence,
Olimpe meritoit que Birene estimast,
Tel amour plus que soy, & plus que soy l'aimast:
Et que non seulemant jamais autre estincelle
Ne l'éprit de l'amour d'vne dame nouvelle,
Bien que celle la mesme eust son amour tanté,
Qui l'Europe & l'Asie arma pour sa beauté:
Ains qu'auant la laisser il fut touché d'enuie,*

OLIMPE

Plus tost perdre l'honneur, plus tost perdre la vie,
Plus tost perdre son bien, & le jour de ses yeux,
Ou si rien peut à l'homme estre plus precieux.

Si Birene luy fust, comme elle à luy loyalle,
Bien aimé, s'il l'aima d'affection esgale,
Si elle ne donna jamais la voile au vant,
Qu'au vant de son amour, son amour seul suiuant:
Et si tant d'amitié, de foy, & de constance
Cruel il ne paia que d'ingrate oubliance,
Mes vers le vous diront: & de l'un l'amitié
Arrachera de vous par vos pleurs la pitié,
De l'autre la traison sur sa perjure teste
Vous fera souhaiter la foudre, & la tempeste.

Mais aiant dans mes vers cogneu sa cruauté,
Seul guerdon qu'eust Olimpe en sa fidelité,
Qu'aucunes plus de vous dor-en-auant, mes dames,
Ne se chauffe du bois des amoureuses flames:
Et sages aprenez par Olimpe, & par moy,
Aus propos des amants n'ajouter plus de foy.

L'amoureux pour atteindre au but qu'il se propose,
Sans penser que Dieu voit & entend toute chose,
Faiët dix mille serments d'un penser deceuant,
Qui se perd aussi tost espars emmy le vant.

Les vœux, les jurements, sous les promesses vaines
Sont en l'air dissipez des venteuses halaines,

*Tout aussi tost qu'esteinte avec quelque plaisir
Il a l'aide soif de son bouillant desir.*

*Soyez par cet exemple à croire moins faciles
Leur feu: qui n'est espris que de fauces scintilles.
Par leurs pleurs, par leurs cris, par leurs tristes façons
Ne vous laissez tromper, ce sont faus hameçons.*

*„ O qu'heureux est celuy, qui aprend d'estre sage,
„ Et aus despens d'autruy fait son apprentissage.*

*Mes dames, gardez-vous des trompeuses amours
De ceux là, qui fardez des fleurs de leurs beaux jours
Ont le teint si poupin, & qui beaux pençent estre.
L'ardeur de leur desir, cōme elle est prompte à naistre,
Est prompte à se mourir, tel de paille est le feu,
Qui s'esprend aisement, & qui dure bien peu.*

*Comme on voit vn chasseur, qui au lieure pié-vite
De chiens, de cry, de cor, aus chams donne la fuite,
Et au chaud, & au froid, à la pluië, & au vant,
Et par plaine, & par monts, & par vau le suiuant
Sans relacher son cours, qu'il ne voie sa prise:
Mais quand le lieure est pris, alors il le mesprise,
Et contant de le voir par les chiens bourrassé
Haletant il s'aresté & las & harassé:
Puis des dents des leuriers tirant la beste morte
La jette à vn valet, qui sanglante l'emporte.*

Mais s'il en trouue vn autre encores il la suit,

OLIMPE.

N'esperonnant son cours qu'apres ce qui le fuit:
Tout ainsi sont portez d'une ardeur vigoureuse
Les trop jeunes amants en leur chasse amoureuse.
Car tant que leurs chaleurs ne fondront vos glaçons,
Que libres vous rirez des fers de leurs prisons,
Que cruelles vers eux vous gauchirez leur bride
Du chemin fourvoyant, où leur desir les guide,
Ils baiseront la terre, ou vos piez marcheront,
Ils iront apres vous, ils vous adoreront,
Leurs cueurs seront bruslants aus rais de vostre fl-
me.

Vous serez leur amour, leur cueur, leur sang, leur ame:
Mais ils n'auront si tost vous vainquant par pitié
Touché le dernier but, où tend leur amitié,
Que du nom de maistresse, ou de dames aimées,
Serues vous ne soyes, ou esclaves nommées:
Et souls de vos faueurs, dont ils auront eu part,
Vous verrez leur amour tourner en autre part,
Le desrobant de vous, qui serez avec honte
Le lieure fort couru, dont pris on ne tient conte.

Je ne veux pas pourtant, i'en serois à blasmer,
Que vous ne permettiés aus hommes vous aimer:
Vous serieés sans amour, ainsi qu'un cep de vigne,
Qu'on ne labore pas, que point on ne prouigne,
Qui n'a prés de son pié un échalias planté,

Dont son bois sur-naissant puisse estre suporté.
 Seulement par conseil sage ie vous exhorte,
 Qu'au choix de vos amans l'Amour ne vous tran-
 sporte

Vers quelques iouuenceaus, dont le doré cotton
 Commance seulement à frizer le menton:
 C'est l'esclair des amours que le chaud de cet age,
 Qui n'apert qu'en brislant sous vn desir volage.
 Cueillez doncques les fruits, non trop aigres, ny durs:
 Ne les cueillés pourtant trop fletris, ny trop meurs.

Vous aués entendu, comme apres sa franchise,
 Birene auoit trouué la fille au Roy de Frize,
 Et comme la gardant, il pença d'aduiser
 De la faire pour femme à son frere espouzer:
 Mais friand des morceaux, dont Amour nous attire,
 Ia beant cet-huy-la sa bouche le desire:
 Et sottement courtois il se fust estimé,
 S'il ne l'eust mieux pour soy, que pour vn autre aimé.

Quatorze ans seulement auoit la damoyelle:
 Elle auoit bonne grace, elle estoit freche & belle,
 Comme est la roze alors qu'au leuer du soleil
 Elle entre-couure les plis de son bouton vermeil.

Birene aus premiers traits, que son œil luy deco-
 che,
 Ne sent point vn amour, qui peu à peu s'aproche,

OLIMPE.

*Et qui par froids desirs l'aiguillonne d'aimer.
Mais un feu plus ardent on ne voit alumer,
Ny d'un petit charbon le feu n'a plus tost vie
Au tems de la moisson, quand la main ennemie
L'aproche aus espics meurs, que prompts dedans son
cueur*

*Il sentit les effets de cet amour vainqueur:
Qu'il sentit prompt le feu de ses flammes nouvelles
Dans le creux de ses os luy chercher les mouelles.
Et cõme quand l'eau bout dedans quelque vaisseau
Sur le feu, l'on abbat les bouillons de cette eau,
Si sur cette eau premiere vne eau nouvelle est mise:
D'Olimpe ainsi l'amour en luy premiere esprise,
Perdit tout aussi tost sa bouillante vigueur
Par ce nouuel amour, qui tumba sur son cueur.
Il n'est seulemant sou de cette amour perdue,
Ains d'un tel contre-cueur il suportes sa veue,
Que prez d'elle passant d'un desdaigneux regard,
Ses yeux pour ne la voir il tourne en autre part:
Là où d'œillader l'autre à toute heure il ne cesse,
Et semble que sa vie en ses yeux se repaisse.
Son aueugle apetit à tel point l'a mené;
Qu'il est pour l'amour d'elle à demy forçené,
Que bien tost il mourra, si longuemant il traine
Le fil avec lequel Amour ourdist sa peine.*

*Toutefois il pença qu'en attendant le jour,
Qu'il s'estoit proposé descourir son amour,
Il deuoit jusqu'à lors l'amour d'Olimpe feindre,
Et comme s'il l'aimoit son amitié contraindre.*

*Serrant donques la bride à son nouveau desir,
Il est tout à Olimpe, elle est tout son plaisir.
Il l'aime, il la caresse, il la baise, il l'adore.
Et quand outre raison l'autre il caresse encore:
Comme il faict quelquefois par contrainte, suiuant
Qu'Amour à feu couuert ses pençers va mouuant.
Il est loing de tout blasme, et n'est pourtant personne,
Qui en mauuaise part ses caresses soupçonne:
Ainçois digne d'honneur il estoit réputé,
Enuers les affligez exerçant sa bonté:
Car de vouloir clouër, & arrester la rouë
De fortune à celuy, dont Fortune se jouë
A ceux qu'elle est cruelle, estre dous & humain,
Aider l'infortuné, & luy tendre la main,
Iamais ne fust blasmable: ains de gloire suiuite
De tout tems a esté cette louable enuie,
Mesmes vers vne vierge alors que sur le front
Vne viue beauté à cela nous semond,
Et que l'alme douceur de sa nature aimable
D'un inique forfaict la montre non coupable.*

O Dieu que des humains les jugemans diuers

OLIMPE.

Sont souuant d'une nuë obscuremant couuers:
Birene en ses facons, bien que sous leur escorçe
Il recelast le feu d'une lubrique amorçe,
Est estimé de tous, & ses desirs contraints
Tous pleins d'impieté, furent tenus pour saints.

Les mariniers ramans à tirades forcées
Faisoient voguer la nef sur les ondes bossées:
Les rames au tirer semblent tortes sous l'eau,
A courbette glissante attrainant le vaisseau,
Qui le duc & sa troupe emportoient vers Zelande.

Deja bien loing laissés les termes de Holande
De veüe estoient perdus: car pour Frize euitier,
Gauchissant vers Escosse ils s'estoient faictz porter,
Quand le ciel s'espaisit de cent hideux nuages
Blaffards, rouges, & noirs, gros d'esclairs & d'orages,
Quand la mer se troubla à grands monts s'esleuant,
Qui bruiants escumoient sous l'haleine du vant.

L'obscur de ces nuans, ombrant la mer entiere,
Aus poures matelots desroba la lumiere:
Leur nef or par les flots jusques aus cieux touchoit,
Et or jusqu'aus enfers abismes se cachoit.

Trois jours au gré du vant ils coururent fortune,
Tempestés & battus du courrons de Neptune:
Et le pilote expert la boussole voiant,
Ne scauoit quelle plage il aloit costoiant,

Jusqu'à

*Fusqu'à ce que la mer lasse d'estre agitée
Les jeta sur le bord d'une isle inhabitée.*

*C'estoit deuers le soir que ce calme de mer
Dedans un haure estroit leur permit de ramer.
Olimpe là print terre, & encor avec elle
Sortit dans vn esquif son Birene infidele.
Contents, hors de peril, ils chasserent la fain,
Qui ia trois jours auoit logé dedans leur sein:
Puis sentant du sommeil leur paupiere pressée,
En un lieu delectable, où leur tante est dressée,
Ils se mettent au liēt, & leurs gents vont chercher
De leurs durs matelas l'accoustumé coucher.*

*Olimpe qui encor esmeuë auoit la teste
Du berçement passé de l'ireuse tempeste,
A qui trois jours la mer, & le venteus effort
Auoient le somme osté par la peur de la mort,
Ores qu'elle se trouue à son aise estandue
Mollemant dans son liēt, sans peur de l'onde esmeuë,
Ny de bans, ny de vants, ny de rocs sourcilleux,
Que lassée elle sent vn repos sommeilleux,
Que le morne requoy d'une forest ombreuse
La tient loing de tout bruit, sur la plume ocieuse,
Qu'elle ne peut auoir de soucy, ny d'esmoÿ,
Puis que contante elle a son amy pres de soy,
D'un somme si cloué elle fut endormie,*

OLIMPE.

Que plus profond ne dort le pasteur de Latmie.

Mais le traistre amoureux par un veiller forcé,
Veilloit au meschant tour, qu'il auoit pourpencé:
Car si tost qu'il cogneut que le somme la touche,
Somme doux, qui sortoit du nez, & de la bouche,
Peu à peu bellemant, pour ne l'esveiller pas,
Du costé de son liét s'escoulant sous les dras,
Vne jambe, & puis l'autre en terre il a pozée,
Et puis à pié haussé, & à jambe auançée
Marchant comme à tastons, il print tous ses habits
Qu'il a sans les vestir sur son espaule mis.

De sa tante sorty, comme s'il eut antée
Vne esle à chasque pié, d'une courçe hastée
Il vole vers ses gens, il les trouue endormis,
Les esueille soudain: sus diét il, mes amis,
Que sans cry, que sans bruit, les deux ancras on tire:
Qu'au vant la voile on donne, & aus flots la nauire.

Pour donq ne faire bruit ils n'ozerent ramer,
Ains du vant seul a voile ils sont poussez en mer.
Derriere eux demeura la riue abandonnée,
Et avecques la riue Olimpe infortunée,
Qui eut sans s'esveiller les yeux clos du sommeil,
Fusqu'à ce que l'Aurore annonçant le soleil,
Versoit la douce humeur, dont sur les fleurs pozée
Se font les grains perleus de la fraiche rozée,

*Et que les Alcions sur la mer voletent
Et leur mal-heur passé de leur chant regrettoient.*

*Lors paresseusement à paupiere fillée,
Ny dormante du tout, ny du tout esueillée
Du costé de Birene elle jetta la main
Pour cuider l'embrasser: mais son desir fut vain.
Personne elle ne trouue: ores sans qu'elle y pençe
Sa main elle retire, & puis elle l'aduance:
Ses bras nonchalamment çà & là sont jettez:
Ses jambes sous les draps cherchent de tous costez:
Mais bien qu'à bras ouuerts, & à jambe estendue
Elle cherche, elle sent sa peine estre perdue:
Si que peureusement d'un transporté réueil
La crainte de ses yeux desroba le sommeil.*

*D'une veuë troublée vn trait d'œil elle donne
Tout autour de sa tante, où ne voiant personne,
Long temps la veſue plume oiseuse ne couua
De son liēt, ains soudain de son liēt se leua.
De sa tante elle sort, toute mal habillée,
Nuds piez, sein descouvert, à teste eschevelée
Elle court vers la mer, & fôlle de douleur,
Comme ia deſastrée augurant son mal-heur,
De ses mains à gros flocs ses cheueux elle tire:
De ses ongles sa face à force elle déchire,
Et à coups de ses poins estroitement serrez*

OLIMPE.

Plombe son estomac comme de coups ferrez.

Elle cherche par tout con-tournant son visage
Si rien elle verra, que le desert riuage:
Mais le desert riuage elle voit seulemant,
Trois, quatre fois sa voix esleuant hautemant
Birene elle appela, & au nom de Birene
Les cauerneux rochers de la riue prochaine,
Birene respondoient, & pour la consoler
Ils sembloient son Birene apres elle appeller.

Deſus la riue estoit vne roche esleuée,
Que les reflots batans auoient si fort cauée,
Que bien auant sur l'eau on voioit sur-jetté
Son orgueilleus sommet en forme d'arc vouté.

A grands pas redoublez cette roche elle monte,
Tant son desir ardant la rend & forte & prompte.
Aiant gaigné le haut, elle voit bien auant
Les voiles qui bouffoient fuiant avec le vant:
Les voit, ou pençe voir, car la nuit sombre encore
Pouuoit tromper sa veuë en combatant l'Aurore.

Lors de piez, lors de mains tremblant esperdumant
D'un pas mal assuré chancelant foiblement,
Et plus palle que neige, & plus froide que glace,
Trançie en pas moi son tumba dessus la place.

Mais apres qu'en son cors son cueur force a repris
Et qu'à soy reuenus sont ses foibles esprits,

*Sus-piez tournant l'accent de sa bouche plaintive,
Vers l'endroit, où singloit en mer la nef fuitive,
Aussi haut, qu'elle peut, d'une esclatante vois
Le nom de son Birene apela plusieurs fois.
Et alors que plus fort de la douleur atteinte,
La douleur luy desrobe en sa bouche la plainte,
Les cris, & les sanglots, les pleurs coulans des yeux,
Le claquemant des mains, qu'elle tend vers les cieux,
Parlent pour elle un tems: puis reprenant haleine,
Las! dit elle, où suis tu, ô mon cruel Birene?
Où est ores, meschant, où est ores la foy
Si souvant repromise en te donnant à moy?
As tu sous cette foy, par tant de fois donnée,
Ozé trahir les loys d'un si saint Hymenée?
Meschant, as tu ozé sans aucune raison
Seulemant pour pençer vne telle traison,
Que de me laisser seule en ce desert riuage?
Qui jamais t'eut pençé d'un si cruel courage?
Que voy-ie miserable? ô mes yeux mal-heureux,
Vous fustes quelquefois contens, & bien-heureux,
Lors que ce traistre amant avecques ses blandices
Paissoit vostre regard de cent mille delices.
Son œil, son front, ses yeux, tout vous à contanté:
Vous vous estes repeus aus traits de sa beauté.
Ores repaissez vous de voir blanchir les toiles*

OLIMPE.

Bien avant en la mer de ses fuiardes voiles.
Figurez de le voir contant de mon esmoy,
Se rire dans sa nef & se moquer de moy.
He! mal-heureuse Olimpe! he! deuois tu tant viure,
Que de le voir fuir & ne le pouuoir suiure?
Mais ie le voy pourtant, & si ie voy la mer
Sans nef de tous costez en ce lieu m'enfermer.

Las! Birene où fuis tu? reuiens à ma priere.
Encores ton vaisseau n'a pas sa charge entiere:
I'en suis vne des pars, qui demeure dehors:
Trop grand pois ne sera la charge de mon cors.
Pour donques m'embarquer, que ta nef contre-rame:
Qu'elle emporte le cors, puis qu'elle emporte l'ame.

Ne pouuant plus parler, & de pleurs, & de cris,
Et rouant haut en l'air ses dechirez habits,
Tout autant qu'elle peut, par signes elle apelle
La nauire fuiante à tourner deuers elle.

Mais le vant, qui portoit les voiles du vaisseau,
Dedans lequel estoit le traistre jouuenceau,
Portoit encor la plainte, & le cry pitoiable,
La priere & les pleurs d'Olimpe miserable.

Trois fois elle voulut, cruelle, en son mal-heur
S'eslançer dans la mer pour noier sa douleur:
Mais elle est de l'ennuy si fort violantée,
Que l'audage de mort à son cueur est ostée.

Fâchée de ne voir de ses larmoians yeux
 Du haut de ce rocher, que la mer & les cieux,
 Comme attirée encor de quelque vaine attante,
 Incensée en courant retourna dans sa tante:
 Là où voiant le lieu, duquel traistreusemant
 S'estoit en la fuiant desrobé son amant,
 My-morte, à cors perdu s'eslançant sur la couche,
 Ces mots en sanglotant fit sortir de sa bouche.

O liêt qui deux au soir couchas pour leur sommeil,
 Que n'en as tu rendu deux encor au reueil?
 O liêt! mal-heureux liêt, de mon mal-heur coupable,
 Que ton peu de repos me cause un mal durable,
 Pourquoi n'as tu fait bruit, alors que douçemant
 Tu sentoies prez de moy s'escouler mon amant?
 Tu l'as favorisé: & ta trop molle plume
 A serré mon sommeil plus fort que de coustume.

Seulette à quel party me puis ie ores ranger?
 Seule que doy-ie faire à ce bord estrangier?
 Qui me donra conseil, affin que ie le suiue,
 Si ce ne sont les flots qui battent cette riue?
 Nul homme ie ne voy, ny rien represanté,
 Qui tesmoigne ce lieu des hommes fréquenté,
 Je ne voy point de nef, qui prez de ce bord passe,
 Par où fuir ie puisse au mal qui me menasse,
 Mourray-ie donq d'ennuy sans trouver a ce bord,

OLIMPE.

Qui me ferme les yeux à l'heure de ma mort?
Je mourray donq, hélas! sans espoir qui m'assure,
Qu'à mon cors on donra le droit de sepulture,
Si apres mon trepas tumbeau ie ne reçois
Dans le ventre des loups, les hostes de ces bois.
En alarme ie suis, ia peureuse il me semble
De l'ombreuse forest voir sortir tout ensamble
Tigres, Ours, & Lyons, & sangliers affamez,
D'ongles, griffes, de dens, de defences armez,
Mais pourroient pire mort les bestes plus felonnes
Me donner, qu'est la mort, que cruel tu me donnes?
Ce leur seroit assez en prenant vn repas
De mon cors tirassé, me donner vn trepas:
Mais toy cent fois le jour cruel, plein de disgrace,
Tu me feras mourir, sans que point ie trépaße.
Mais soit que d'aduenture, ou par le vueil des cieux
Vn nocher vagabond vienne aborder ces lieux,
Et que, comme ie suis, me trouuant demy morte,
Prenant pitié de moy dans sa nef il m'emporte,
Et que par ce moien j'euite le danger
Des Ours, ou des Lyons, qui pourroient me manger,
Que j'euite la mort, & des hommes la guerre.
Mal-heureuse, en quel port jray-ie prendre terre?
M'en jray-ie en Holande, où tes gens les plus forts
Armez, gardent pour toy les villes & les ports?

Me

Me feray-ie aborder au lieu de ma naissance,
 Si lors que tu briguois ma noçiere aliançe
 Tu me l'as enlené, & sous ta fauce foy
 Tu t'impatronisas de mes biens & de moy?

Sous le nom de mary tel te faisant cognoistre,
 De mon estat entier tu te rendis le maistre:
 Que bien diligemment tu sceus de toutes pars,
 Pour garder mes pais enuoier tes soldars,
 Affin que les ploiant sous le joug de ta foy:
 Tu les peusses tenir par amour, ou par force.

Aborderay-ie en Flandre, où i'ay desia vendu
 Ce peu qui me restoit de mon estat perdu,
 Qui me seruoit pour viure: & ce fut, miserable,
 Trop piteuse vers toy pour t'estre secourable:
 Ce fut pour te tirer des mains du Roy Frizon,
 Qui vainqueur te tenoit esclaué en sa prison:
 Qui en fin me forca par vn remede extreme
 T'antier pour te sauuer, le hazard de moy-mesme.

Ou jray-ie pourete! ou jray-ie aborder,
 Que contre moy le port tu ne faces garder?
 Iray ie point en Frize, ou tu sçais bien, ô traistre,
 Que ie peus, & pour toy Royne ne voulus estre?
 D'ou sourdit puis apres le mal-heureus discord
 De mes biens & des miens la ruine & la mort,
 Perdant freres, & pere armez pour ma deffence,

O L I M P E .

Dont le ciel contre moy demande la vengeance.

Ingrat, ie ne veux pas mettre deuant tes yeux
La perte, les trauaus, les ennuis soucieus

Que tu m'as fait souffrir: ie ne veux à ta honte
Ce que i'ay fait pour toy, mettre en ligne de conte.
Sans le renouveler tu le scais mieux que moy:

Voicy le beau guerdon que de toy i'en reçooy.

O Dieu! ô que ie crain voir icy d'un corsaire,
Escumant cette mer, aborder la galere,
Et que prise de luy, espris de ma beauté,
Il ne vaille tenter sur ma pudicité,
Ou qu'à ce mesme effect de tout en tout perdue
Pour esclau ie soy vendue & reuendue.

Mais auant que de voir ce mal-heur m'aduenir,
O dieux, faites plus tost faites sur moy venir
L'Ours; le Loup, le Lyon, & le Tigre farouche,
Et qu'horribles portans la faim dedans la bouche,
De griffes & de dens me déchirant la peau,
Ils depeßent mon cors morceau apres morceau:
Et qu'à museau sanglant chascun de ma chair morte
Pour curée vne piece en sa taniere emporte.

Comme elle eut dict ces mots, dessous ses cheueux
blonds

Nonchalamment espars jusques sur les talons,
Son chef esgratignant, ses deux mains elle cache,

OLIMPE.

80

Et flocons à flocons rudement les arrache.
 Puis ne sachant que faire elle courut chercher
 Le donjon le plus haut qu'esleuoit le rocher.
 Estant là, dans son chef ses deux yeux elle rouë,
 Esparpille son poil, duquel le vant se jouë.
 On diroit qu'elle est folle, & qu'en l'esprit enclos
 Elle a mille demons, qui troublent son repos:
 Qu'une Hecube elle soit, qui fut changée en rage,
 Aiant veu son fis mort flotter à son riuage.
 En fin lasse & debile à bas s'ablottissant,
 Ces propos elle dict d'un parler gemissant.
 Pleurez, pleurez mes yeux, & soiez la fontaine,
 Qui bouillonne toujours du surjon de ma peine,
 Estans autheurs du mal, c'est raison que le pleur
 S'eternisant en vous, tesmoigne ma douleur:
 Lors qu'Amour me briguoit à ce cruel barbare,
 Pour l'attirer à moy vous seruites de faire.
 Quand il voulut fuir, encontre mon reueil
 Vous aués comploté avecques le sommeil.
 Par vous il fut à moy, sous vne foy trompeuse,
 Par vous je le perdy sous la nuit sommeilleuse:
 Pour me l'auoir fait voir, pour m'auoir fait dormir
 Puissiez vous à jamais, ou dormir, ou gemir.
 O estoiles, ô ciel, ô lune, ô nuit maudite!
 Qui de ce traistre amant esclairastes la fuite:

OLIMPE

He! pourquoy n'avez vous, la terre obscurcissant,
Couvert d'un noir manteau vostre jour pallissant.
Affin qu'en ma faueur, en cette nuit fuitive,
Il ne peut retrouver le chemin de la riue.

Et vous, ô vents trompeurs, & vous, ô mer sans foy
Trop propices à luy, trop contraires à moy,
Que n'avez vous, enflez de cholere & d'orage,
Empesché que sa nef desencrast du riuage?
Mais comme à tous moments volages sont vos cours
Vous voulez fauorir ses volages amours.

Va cruel, va, fuy t'en, & en fuiant emporte
Ton cueur, tiède du sang de ton amitié morte.
Que peussent, de stoial, peussent tes yeux me voir
Telle tomme ie suis pleine de desespoir.
Mais ne pouuant du cors, des yeux de la pensée,
Imagine l'estat auquel tu m'as laissée.
Souuienne toy du tems, quand de moy fauory
Tu me donnas la foy de clandestin mary:
Et comme encor despuis ta foy me fut promise,
Alors que par Roland en tes mains ie fu mise:
Ta main jointe à ma main, ton cueur à mon cueur
Joint,

Me juroient un amour, qui ne se perdroit point:
Mais trompée aux accords de ce beau mariage,
Ie n'ai pour gain noçier, que cette isle sauuage,

*Que la mer & les vants qui portent quant & toy
Ta coniugale amour, tes sermants, & ta foi.*

*Fui cruel, mais fuiant, sois seur qu'en la foi mienne
En mourant ie serai, comme j'ai vescu tienne,
Et que la seule mort me pourra secourir.*

O mort, haste toy donq, viens tost, ie veux mourir:

Viens tost, & ma triste ame hors de mon cors delivre:

Car asbes tost ne meurt qui s'ennuie de viure.

*A ces mots elle fut contrainte se coucher,
Mi-morte, sur le roc, froide comme un rocher,
Perdant, blessée au cueur d'une foiblesse molle,
Son cors le mouuemant, sa bouche la parole.*

MA-dame, nostre autheur nous laisse Olimpe icy,
Pour parler de Roger, & ie la laisse aussi:
Non pas que de Roger ie vueille ore entreprendre
Et d'armes, & d'amour les faiets vous faire entendre:

*Mais ce triste discours, que pour vous j'ay descrit,
D'une pitié pleureuse affoiblit mon esprit.
Il se pasme à vos piés, & tout froid & tout pasle,
Madame, il attendra que vostre main roialle*

OLIMPE.

*Par l'eau de vos faueurs (ame des beaux escrits)
R'apelle la vigueur de mes mourants esprits:
Et toute la faueur dont ores il vous prie,
C'est que sa volonte soit de vous fauorie,
Qu'il puisse executer sous vostre jugement,
Le punisseur arrest d'un si perfide amant.*

F I N.



Extrait du Privilege.

Par priuilege du Roy, donné à Paris le 5. iour d'Aoust 1574. il est permis à S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy d'imprimer toutes traductions, corrections, interpretations, commentaires & liures par luy faits, & imprimez : pourueu qu'ils soient approuuez par M. l'Archeuesque de Bourdeaus, ou son Vicaire, & vn ou deux des Docteurs de l'vniuersité dudit Bourdeaus, avec defences tres-expresses, à tous autres Imprimeurs, libraires, & autres de ne les imprimer, vendre, & distribuer, de six ans apres la premiere Impression, sans le consentement dudit Millanges.

Signé DE P V Y B E R A L.

Fautes suruenues en l'impression.

Feuillet 4. page 1. des presans lisez, des plaisirs, feuil. 17. pag. 1. forçs, lisez voilas, feu. 33. pag. 1. te retienēt litez te retiēt or, feuil. 38. pag. 2. frui, lisez finy, feuil. 81. pag 1. fa, litez sa, feuil. 80. pag. 2. portoiēt, lisez portoit.